

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

RÉSERVÉ A LA ZONE DES ARMÉES

Pessimisme allemand

Dans un volume publié en Suisse, mais qui se répand en Allemagne, un écrivain boche confesse les désillusions de ses compatriotes et envisage l'avenir sans enthousiasme.

Les plans de notre état-major, mûris et achevés depuis longtemps, comportaient comme point essentiel le rapide écrasement de la France, afin de pouvoir, avec les forces devenues disponibles et le concours de l'Autriche, prendre une vigoureuse offensive contre la Russie. La Providence — on emploie déjà involontairement le jargon des dépêches allemandes — en a décidé autrement. Dix mois de lutte acharnée n'ont pas réussi à abattre la France. La brillante stratégie de Joffre, le de Moltke français — je parle, bien entendu, de l'oncle et non du neveu, qui est en ce moment en traitement à Hombourg pour une affection bilieuse — a subitement arrêté notre marche victorieuse et a contraint notre armée à se terrer dans des tranchées.

A la frontière est de la France, la ligne fortifiée Verdun-Toul-Nancy-Epinal-Belfort est presque intacte ou si peu menacée par les armées allemandes que les ministres français et même le Président de la République font constamment des voyages d'inspection d'une forteresse à l'autre. Depuis longtemps, on n'a — heureusement — plus entendu parler du vainqueur de Longwy, de celui que François-Joseph nommait, dans une dépêche adressée au kaiser, « le fils héroïque ».

Le fameux mot du comte Häseler, colporté à Berlin de bouche en bouche : « Je pense déjeuner à Paris, au café de la Paix, le jour anniversaire de Sedan » était prématuré. Peut-être le comte a-t-il remis le déjeuner au prochain *Sedantag* ; je crains plutôt qu'il ne doive le renvoyer *ad calendas teutonicas*.

Les fluctuations de cette guerre de siège sont si peu marquées qu'une décision n'interviendra pas avant que nos chefs se résolvent à laisser de côté toute considération d'humanité et à lancer nos braves soldats à l'assaut, sous le feu dévastateur des canons, mitrailleuses et fusils ennemis. Ils l'ont déjà fait à quelques endroits.

Et lorsque ces énormes hécatombes seront achevées, aurons-nous alors la victoire ? Nullement. Nous aurons seulement ce que nous avons déjà obtenu en 1870 après quatre semaines de lutte, en supposant qu'au prix de tous les sacrifices nous réussissions à réaliser une avance importante.

Les Français ont, sans doute, mis le temps à profit pour fortifier leurs positions. D'incessants débarquements de troupes coloniales françaises et anglaises combinent les vides et renforcent l'armée de campagne. Déjà, lors de la guerre des Boers, les Anglais ont prouvé que, malgré leur petite armée permanente, ils pouvaient lever des

masses d'hommes. Il leur a été possible de les transporter dans l'Afrique du Sud. Aujourd'hui ils n'ont que la Manche à franchir.

Chaque semaine rend plus difficile notre marche en avant, et nos adversaires augmentent sans cesse, tandis que nous, nous avons déjà levé la deuxième catégorie du landsturm.

VISITE AUX ARSENAUX

A Saint-Chamond

Le Président de la République, accompagné de M. Millerand, ministre de la guerre, a visité mardi les établissements militaires de Saint-Chamond.

M. Poincaré, après avoir décoré un certain nombre d'ouvriers de la médaille du travail, a félicité le personnel de sa collaboration active à la défense nationale.

Au Creusot

Le Président de la République, accompagné de M. Millerand et des généraux Bourgeois et Duparge, est arrivé mercredi au Creusot, venant de Nevers en automobile. Cette visite a conservé un caractère officiel.

Le Président a été reçu par M. Schneider et le haut personnel des usines du Creusot. La visite a commencé par le service de l'atelier des constructions mécaniques, puis on a vu les ateliers de forges, les presses et l'artillerie.

A deux heures de l'après-midi, M. Poincaré a visité les nouvelles usines du Breuil, récemment installées. A trois heures, le Président et le ministre de la guerre quittaient le Creusot par train spécial, se dirigeant vers Chagny, Dijon et Paris.

Les divers services, occupant près de 15,000 ouvriers, ont fonctionné normalement pendant la visite présidentielle.

Au cours de son voyage, le Président de la République a insisté auprès des directeurs d'usines et des ouvriers sur l'importance capitale que présente la fabrication intensive des canons, des engins de tranchées et des munitions.

Cette question, qui a retenu l'attention des commissions parlementaires et celle du Gouvernement, prend tous les jours, a-t-il dit, dans tous les pays belligérants, une intensité plus grande.

La victoire finale sera le prix de la force morale, appuyée sur la force matérielle.

La force morale de nos soldats et celle du peuple français sont admirables. Mais nous devons accroître sans cesse notre puissance matérielle. Tous ceux qui collaborent à cette œuvre patriotique portent aide et secours aux soldats qui se battent si vaillamment sur le front ; ils facilitent leurs succès ; ils épargnent des vies françaises et contribuent à la destruction de l'armée allemande.

Ils méritent donc eux aussi des encouragements et des félicitations.

Et le Président s'est déclaré heureux de les leur offrir au nom de la nation.

Faits de guerre

DU 15 AU 18 JUIN

Dans la journée du 15 juin, les troupes britanniques se sont emparées d'une ligne de tranchées au nord d'Ypres ; elles ont également réalisé des progrès à l'ouest de la Bassée ; mais elles n'ont pu conserver le terrain conquis dans cette région.

Au nord d'Arras, dans la nuit du 14 au 15 juin, des actions locales d'infanterie nous ont permis de réaliser quelques progrès dans les secteurs de Notre-Dame de Lorette et de Neuville-Saint-Vaast ; nous avons repoussé toutes les contre-attaques, maintenu tous nos gains, et même enlevé au nord de Neuville quelques postes d'écoute allemands.

La journée du 15 juin a été marquée par une lutte d'artillerie très vive, au cours de laquelle nos batteries ont violemment canonné les tranchées allemandes.

La lutte a pris pendant les journées des 16 et 17 juin un caractère de grande intensité, marqué par un duel d'artillerie violent et continu et par des combats d'infanterie nombreux et acharnés.

Dans la partie nord nous avons progressé à l'est de Notre-Dame-de-Lorette en enlevant plusieurs lignes de tranchées des deux côtés de la route d'Aix-Neulette à Souchez. Nous avons ainsi presque entièrement entouré les éléments allemands qui tenaient encore le Fond de Buval.

Nous nous sommes avancés vers Souchez dans les directions nord-ouest, sud-est et est-ouest d'une façon ininterrompue. Nous avons pris pied dans le parc du château de Carleul (sud-ouest de Souchez), dont les fossés remplis d'eau servaient de base aux défenses ennemies ; nous avons enlevé le cimetière de Souchez et gagné du terrain grâce à plusieurs assauts brillants sur les pentes de la croupe (cote 119) au sud-est du village.

Au nord, à l'est et au sud de Neuville-Saint-Vaast, nous avons pris d'assaut la première ligne allemande et sur certains points la deuxième.

Dans le Labyrinthe, nous avons continué à gagner du terrain.

Partout notre infanterie a attaqué avec une extrême énergie à la baïonnette et à coups de grenades ; elle a été très efficacement appuyée par le tir de près de 300,000 obus ; elle a fait face à des contre-attaques violentes et répétées menées par de gros effectifs et elle les a repoussées sur tout le front, sauf dans un petit bois au sud de la cote 119 qui avait été conquis dans la matinée du 16 et que le feu de l'artillerie ennemie a rendu intenable.

L'ennemi a engagé onze divisions qui ont subi des pertes extrêmement élevées ; nous en avons éprouvé de sérieuses. Nous avons fait plus de 600 prisonniers, parmi lesquels 20 officiers.

Nos escadrilles de bombardement ont

bombardé les réserves ennemies à Givenchy et au bois de la Folie, dispersant des rassemblements en formation.

Dans la région d'Hébuterne, nous avons repoussé pendant la nuit du 14 au 15 juin plusieurs attaques d'infanterie et conservé tout le terrain conquis. L'ennemi a alors ouvert contre nos positions un violent bombardement.

Entre l'Oise et l'Aisne, l'ennemi a dirigé pendant la nuit du 14 au 15 contre les tranchées conquises par nous le 6 juin une violente attaque menée par huit bataillons; cette attaque a été repoussée et, d'après les dires des prisonniers, a coûté à l'assaillant des pertes considérables. Dans la journée du 16, à la ferme Quennevières, nous avons repoussé de nouvelles attaques; nous avons ensuite étendu notre gain au nord-ouest des tranchées déjà conquises. Le grand nombre de cadavres allemands trouvés sur le terrain prouve la gravité des échecs répétés subis par l'ennemi.

Ce qui le prouve également, ce sont les bombardements effectués au moyen de pièces à longue portée sur Compiègne et sur Villers-Cotterets, d'ailleurs sans résultat.

La ville de Reims a été de nouveau bombardée; elle a reçu environ 80 obus, dont plusieurs incendiaires; une dizaine de projectiles sont tombés sur la cathédrale.

Dans les Vosges, nous avons réalisé sur les deux rives de la Fecht des progrès importants. Sur la rive nord, nous nous sommes emparés de la ligne des hauteurs au nord de Steinabruck et de Metzeral, notamment du Braunkopf. Au sud, nous avons gagné du terrain entre les deux branches de la haute Fecht et sur les hauteurs qui séparent la vallée de la Fecht de celle de la Lanch. Dans la journée du 17 juin, nous avons occupé Steinabruck, puis Altenhof, faubourg de Metzeral, et nous avons continué à progresser sur les deux rives de la Fecht.

L'ennemi a incendié Metzeral. Depuis le 16 juin, il a laissé entre nos mains 500 prisonniers, dont 10 officiers et 28 sous-officiers, trois lance-bombes, trois mitrailleuses, des appareils pour l'émission des gaz asphyxiants, de nombreux fusils avec 500.000 cartouches, des téléphones de campagne et beaucoup de matériel divers.

FRONT RUSSE

Dans la région de Chavli ainsi qu'à l'ouest du Niemen, on ne signale aucun changement important.

Toutes les attaques allemandes ont été repoussées.

L'artillerie allemande a essayé de bombarder Ossowietz, mais les batteries de la forteresse ont vigoureusement riposté.

Dans la vallée de l'Orjitz, après un feu intense d'artillerie, l'ennemi a attaqué les positions russes. Il a été repoussé presque partout et il n'a réussi à occuper qu'une partie des tranchées, complètement détruites, d'un régiment russe.

En Galicie la bataille continue. Les Austro-Allemands ont amené de nouvelles forces sur la ligne du San. Les combats ont été très violents entre Lubaczow et Krakowiec.

Sur le front du Dniester, entre les rivières Tysmenica et Stry, les Autrichiens ont été rejetés en désordre. Au cours des combats qui se sont poursuivis dans cette région et en amont de Turyno les Russes ont fait un nouveau butin important comprenant des prisonniers, des canons et des munitions.

Plus au sud, en amont et en aval de Nisniow, les Autrichiens ont franchi le Dniester. Leurs troupes qui avaient réussi à passer le fleuve en amont ont été anéanties. Celles qui l'ont franchi en aval n'ont pu faire aucun progrès. Le combat continue dans ce secteur.

Entre le Pruth et le Dniester, dans la direction de Chotin, les troupes russes ont repoussé une attaque autrichienne.

FRONT ITALIEN

Les troupes italiennes continuent leur offensive dans la région montagneuse du Tyrol et du Trentin.

Le terrain extrêmement découpé s'oppose aux grandes opérations d'ensemble. Il y a là une série de gorges sinuées et de petits cols situés entre 1.600 et 2.000 mètres, auxquels on n'accède que par des chemins muletiers. Dans tous ces combats de montagne, la supériorité des Italiens s'est affirmée constamment grâce à l'entraînement et à la valeur de leurs bersagliers et de leurs alpins.

Une action importante a eu lieu, le 16 juin, dans la zone du Monte-Nero, au milieu des plus graves difficultés de terrain, contre des positions dominantes et sous un bombardement intense. Malgré ces désavantages, les Italiens se sont emparés des positions ennemies et ont fait 60 prisonniers.

Dans la vallée de l'Isenzo, duels d'artillerie, le plus souvent à longue portée. La gare de Goritz a été démolie en partie; quelques wagons ont pris feu.

En Carnio, l'artillerie italienne a démonté quelques pièces autrichiennes et dispersé une colonne ennemie.

AUX DARDANELLES

Sous le commandement d'un officier allemand qui fut tué au cours de l'engagement, les Turcs ont attaqué dans la nuit de mardi les tranchées anglaises de Gallipoli. Ils laissèrent 50 morts sur le terrain.

Sur un autre point, les Turcs ont attaqué les tranchées prises samedi par les Anglais. Ceux-ci, après avoir reculé, sur une trentaine de mètres, reprirent l'offensive à l'aube et mitrillèrent l'ennemi, pendant que les fusiliers de Dublin chargeaient à la baïonnette et réoccupaient les tranchées qui avaient été abandonnées la veille.

Dans ces tranchées, on a trouvé 200 Turcs morts.

SUR MER

Dans la Méditerranée, les forces navales anglo-françaises agissent maintenant en coopération avec la flotte italienne, dont l'entrée en jeu permet notamment une police plus effective de l'Adriatique.

D'autre part, les navires alliés s'attachent très activement à la recherche et à la destruction des dépôts de pétrole qui pourraient servir au ravitaillement des sous-marins ennemis.

LA GUERRE AÉRIENNE

Bombardement aérien de Carlsruhe.

En représailles du bombardement par les Allemands de villes ouvertes françaises et anglaises, l'ordre a été donné de bombarder, le mardi 15, la capitale du grand-duché de Bade.

A trois heures du matin, vingt-trois avions sont partis pour Carlsruhe. Bien que gênés par le vent du nord-est, ils sont arrivés au-dessus de la ville entre cinq heures cinquante et six heures vingt.

Ils ont lancé 120 projectiles de 90 et de 155, notamment sur le château, la manufacture d'armes et la gare.

Un grand nombre d'incendies se sont allumés pendant que les avions survolaient Carlsruhe.

Une forte panique a été constatée dans la gare, d'où les trains sont partis précipitamment, se mettant en marche dans la direction de l'est.

Les appareils ont été violemment canonnés, en particulier à l'aller : à Saverne, Strasbourg, Rastatt, Carlsruhe, et au retour : à Illmunt, Phalsbourg, Saverne. Tous sont rentrés, sauf deux.

Un avion allemand a été obligé d'atterrir dans nos lignes, près de Nancy-sur-Orure, nord-est de la Ferté-Milon. Les aviateurs ont été faits prisonniers.

Un autre avion ennemi a été abattu par un de nos appareils en Alsace. Les deux aviateurs allemands ont été tués.

Au cours de la journée du 15, quelques bombes ont été lancées sur Nancy, Saint-Dié et Belfort, par des avions allemands opérant iso-

lément. A Nancy seulement, quelques personnes, appartenant à la population civile, ont été atteintes.

Un zeppelin a survolé, le 15 juin au soir, la côte nord-est de l'Angleterre et a lancé des bombes qui ont causé quelques incendies aussitôt éteints. Il y a eu 16 tués et 40 blessés.

INFORMATIONS OFFICIELLES

Prorogation du moratorium des loyers. — Un décret proroge de trois mois, pour les termes exigibles du 1^{er} juillet au 30 septembre inclus, les dispositions prises antérieurement en faveur de certains locataires.

Cette prorogation est du droit, dans tous les départements, pour les locataires présents sous les drapeaux, pour les veuves des militaires morts sous les drapeaux depuis le 1^{er} août 1914, pour les femmes des militaires disparus depuis la même date, ou pour les membres de leur famille qui habitaient antérieurement avec eux les lieux loués. Enfin pour les sociétés en nom collectif dont tous les associés et les sociétés en commandite dont tous les gérants sont présents sous les drapeaux.

La prorogation s'applique également aux locataires non présents sous les drapeaux qui ont de petits loyers ou habitant les régions envahies. Pour les autres cas elle n'est accordée qu'autant que le locataire est hors d'état de payer, la preuve incombant, selon les situations, au propriétaire ou au locataire.

Les orphelins de la guerre. — Le Sénat a été saisi par M. Sarraut, ministre de l'Instruction publ. que, d'un projet destiné à acquiescer la dette sacrée que la nation a contractée à l'égard des orphelins de nos glorieux soldats.

Seront considérés comme « pupilles de la patrie », tous les enfants auxquels, en vertu d'une loi ultérieure, une allocation sera accordée, soit directement, soit indirectement par voie de majoration de la pension de leur mère veuve. Mais indépendamment de ces allocations, le projet de loi prévoit pour les orphelins de la guerre des avantages complémentaires dans tous les établissements d'instruction dépendant des divers ministères, établissements où les enfants seront admis suivant leurs aptitudes et leur orientation professionnelle.

Pour le cas, heureusement le plus fréquent, où l'enfant conserve sa mère ou des parents proches, et afin de ne provoquer aucune intervention indiscrète dans les rapports de famille, le projet se borne à renforcer légèrement les obligations imposées aux subroges tuteurs.

Quant aux orphelins — beaucoup plus rares — qui n'ont ni leur mère ni des parents proches, le projet institue en leur faveur des organismes spéciaux (office national, offices départementaux) sous la tutelle desquels ils les place et dans la composition desquels entreront largement les représentants des œuvres privées, associations philanthropiques ou professionnelles qui se proposent la protection des orphelins.

La Fidélité des annexés

Les autorités militaires allemandes ont fait suspendre pendant huit jours le *Corrier d'Alsace*, de Colmar, « qui avait laissé passer de graves fautes d'impression dans les communiqués officiels allemands ».

A Soufflenheim, le maître d'école Haas a été condamné par le tribunal militaire de Sarrebruck à sept mois de prison, à cause de ses sentiments francophiles. Il avait, dit le réquisitoire, révélé à ses collègues que son drapeau était déjà prêt pour l'arrivée des Français; il cherchait à diminuer chaque victoire allemande aux yeux de ses élèves; il avait même déclaré que lorsqu'il serait appelé et qu'il approcherait de la frontière ouest, il arborerait un mouchoir blanc à son fusil et passerait dans les rangs français, mais pas avant qu'il soit bien instruit. Le jour de la fête de l'empereur, il avait proclamé que c'était la dernière qui serait célébrée.

M. Ansel, fermier à Wasserbourg, dans la vallée de Munster, a été condamné à douze ans de réclusion, pour avoir révélé aux Français les agissements de deux Allemands, l'instigateur de la commune et le secrétaire de la mairie.

ECHOS DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

Un nouveau casque. — Les troupes à pied vont, paraît-il, recevoir le casque comme coiffure de campagne. Ce casque, déjà expérimenté d'ailleurs, affectera la forme, en bombe, de la « bourguignotte » et sera fait d'une tôle d'acier peinte en bleu clair, dont la nuance s'harmonisera avec la teinte du nouvel uniforme de campagne. Ce casque, simple, léger, robuste, protégera efficacement la tête du combattant contre les balles de shrapnells et les éclats d'obus.

Ses attributs, placés sur le devant de la bombe, seront : une grenade pour l'infanterie de ligne, un cor de chasse pour les chasseurs à pied, deux canons croisés pour l'artillerie, la cuirasse et le pot en tôle pour le génie.

Les bersaglieri. — Les *bersaglieri* italiens se sont distingués d'une façon toute particulière depuis le commencement des hostilités. Ils viennent encore de remporter un important succès dans les Alpes Cadoriques.

Le recrutement des *bersaglieri* suffirait, d'ailleurs, à les désigner à de brillants exploits. On n'incorpore dans leurs régiments que des hommes de choix, non pas des géants, comme on ferait en Prusse, mais des gars trus et résistants.

Chacun est entraîné par des manœuvres d'athlétisme et de continuelles exercices de tir. Il faut faire honneur au nom que porte la troupe : *bersaglio* veut dire « cible » et *bersagliere* celui qui tire sur la cible.

Extérieurement, le *bersagliere* se distingue du fantassin ordinaire par l'énorme panache de plumes de coq dont son chapeau est garni et qui retombe, d'un côté, sur l'épaule. Le soldat fait souvent des économies sur son prêt pour s'acheter des plumes plus fines que celles du chapeau à l'ordonnance.

Autre marque distinctive : cette troupe d'élite ne marche pas comme les autres, elle court à petits pas, ce qui lui donne l'air de trotter quand elle défille ou quand elle est en route.

Le premier régiment des *bersaglieri* a été créé en 1836 par le général La Marmora, lorsqu'on était en train de réorganiser l'armée du royaume de Sardaigne. Présentement, on en compte douze par corps d'armée.

Chacun est composé de trois bataillons de fantassins et d'un bataillon de cyclistes.

« *Nicht merci!* » — Une de nos artistes les plus connues se trouvant à Constantinople à la veille de la déclaration de guerre, se promenait dans un des jardins les plus fréquentés de la capitale ottomane. Un quèteur turc — à cette époque ils étaient légion, et d'autant plus nombreux qu'un tant pour cent sur la recette leur était attribué — un quèteur turc tendait son urne aux personnes présentes qui, généralement, se bornaient à donner quelque menue monnaie. Soudain, un Boche, sortant une livre (23 fr.) de son porte-monnaie, montra la pièce d'or au public et la fit tomber dans l'urne avec ostentation.

Le quèteur stupéfait et ébloui, s'inclina avec toute l'obsequiosité orientale, s'écriant : « *Merci, effendi!* »

A peine avait-il achevé que le Boche lui administrant une gifle colossale, s'écria d'une voix de tonnerre : « *Nicht merci! Danke schen!* ». Il exigeait des remerciements en allemand! Le pauvre Turc encaissa encore cette monnaie sans rien dire et nul autour de lui ne protesta contre cette manifestation de la Kultur.

La Marseillaise en Angleterre. — *The Times*, dans un article sur « la musique populaire », fait les remarques suivantes :

« Maintenant, dans les villages anglais, on entend la *Marseillaise* chantée par des gens qui ont à peine entendu parler de la Révolution et qui ne savent pas le nom d'une seule des victoires d'alors. »

« Mais ils sont animés de l'amour de la France, et ils chantent la *Marseillaise* comme la chantent les armées françaises à l'heure présente. Craignant qu'ils ne soient les Français anglais traduits l'esprit de fraternité envers la France et la haine contre l'Allemagne. »

« Nous chantons la même chanson, disaient-ils, parce que nous combattons pour le même idéal. »

CHOSES VUES

Le Sacre du Sultan

Le 6 septembre (1), à six heures du matin, j'ai pu pénétrer dans la seconde cour intérieure de la mosquée d'Eyoub (2).

Le vieux monument était vide et silencieux; deux derviches m'accompagnaient, tout tremblants de l'audace de cette entreprise. Nous marchions sans mot dire sur les dalles de marbre. La mosquée, à cette heure matinale, était d'une blancheur de neige; des centaines de pigeons ramiers picorait et voletait dans les cours solitaires.

Les deux derviches, en robe de bure, soulevèrent la portière de cuir qui fermait le sanctuaire, et il me fut permis de plonger un regard dans ce lieu vénéré, le plus saint de Stamboul, où jamais chrétien n'a pu porter les yeux.

C'était la veille du sacre du sultan Abd ul Hamid (3).

Je me souviens du jour où le sultan vint en grande pompe prendre possession du palais impérial. J'avais été un des premiers à le voir, quand il quitta cette retraite sombre du vieux sérail où l'on tient en Turquie les prétendants au trône; de grands caïques de galé étaient venus l'y chercher, et mon caïque touchait le sien.

Ces quelques jours de puissance ont déjà vieilli le sultan; il avait alors une expression de jeunesse et d'énergie qu'il a perdue depuis. L'extrême simplicité de sa mise contrastait avec le luxe oriental dont on venait de l'entourer. Cet homme, que l'on tirait d'une obscurité relative pour le conduire au suprême pouvoir, semblait plongé dans une inquiète rêverie; il était maigre, pâle et tristement préoccupé, avec de grands yeux noirs cernés de bistré; sa physionomie était intelligente et distinguée.

Les caïques du sultan sont conduits chacun par vingt-six rameurs. Leurs formes ont l'élégance originale de l'Orient; ils sont d'une grande magnificence, entièrement ciselés et dorés, et portent à l'avant un éperon d'or. La livrée des laquais de la cour est verte et orange, couverte de dorures. Le trône du sultan, orné de plusieurs soleils, est placé sous un dais rouge et or.

Aujourd'hui, 7 septembre, a lieu la grande représentation du sacre d'un sultan.

Abd ul Hamid, à ce qu'il semble, est pressé de s'entourer du prestige des khalifes; il se pourrait que son avènement ouvrît à l'Islam une ère nouvelle et qu'il apportât à la Turquie un peu de gloire encore et un dernier éclat.

Dans la mosquée sainte d'Eyoub, Abd ul Hamid est allé ceindre en grande pompe le sabre d'Othman.

Après quoi, suivi d'un long et magnifique cortège, le sultan a traversé Stamboul dans toute sa longueur pour se rendre au palais du vieux sérail, faisant une pose et disant une prière, comme il est d'usage, dans les mosquées et les kiosques funéraires qui se trouvaient sur son chemin.

Des hallebardiers ouvraient la marche, coiffés de plumets verts de 2 mètres de haut, vêtus d'habits écarlates tout chamarrés d'or. Abd ul Hamid s'avancait au milieu d'eux, monté sur un cheval blanc monumental, à l'allure lente et majestueuse, caparaçonné d'or et de pierreries.

Le cheik-ul-islam en manteau vert, les émirs en turban de cachemire, les ulémas en turban blanc à bandelettes d'or, les grands pachas, les grands dignitaires, suivaient sur des chevaux étincelants de dorures — grave et interminable cortège où défilaient de sin-

A propos de Waterloo. — Il y a eu cent ans, hier 18 juin, que Napoléon I^{er}, après une journée de luites épiques, perdait la bataille de Waterloo. Vers le soir, un carré de la vieille garde tenait encore. Le général Cambronne, qui le commandait, fut sommé de se rendre. A-t-il dit, en manière de réponse : « La garde meurt et ne se rend pas ? » C'est beau, mais bien solennel. C'est une déclaration académique.

Si l'on en croit un ami de Cambronne, le général Mellinet, la version véritable serait plus militaire. Au moment où on lui a crié de s'arrêter et de se rendre, Cambronne serait porté vers la tête de son carré, aurait levé son épée et commandé : « Grenadiers, en avant ! »

Mais il paraît bien établi, encore que Cambronne, par la suite, n'ait jamais voulu en convenir, que son mot « historique » fut celui que lui a prêté Victor Hugo... et qui a beaucoup servi, comme disent nos chansonniers.

Leur goût, leur joli goût. — En dépit de la censure, le mécontentement, en Hongrie, se manifeste dans la presse. *Le Magyarercas* du 30 mai écrit :

« Afin de profiter commercialement de l'enthousiasme guerrier des Hongrois, l'Allemagne et l'Autriche inondent notre public d'articles d'un mince goût de révolant. Un certain professeur Patzaurek, du célèbre musée industriel de Stuttgart, a exposé au musée national hongrois une collection de ses objets qui sont de véritables monuments du goût allemand. Il y a là des cravates où l'on a imprimé « Gott strafe England » (Dieu punisse l'Angleterre), des 120 en bracelets, en poignes de parapluies ou de cannes. C'est vraiment trop pour le public hongrois, même en se plaçant au point de vue de la fidélité due aux alliés. »

Même au pays des ogres (on sait qu'ogre vient de Hongrois), les Roches passent, non sans motif, pour des barbares !

Noces et banquets. — On se marie peu en ce moment, et quand on se marie, on se marie discrètement. Tout un commerce et toute une industrie souffrent de cette discrétion. Plus de cortèges, peu de festins, par conséquent plus du tout ou très peu de voitures et pas de toilettes. D'une façon à peu près générale, les mariages se célèbrent seulement en présence des quatre témoins.

Un grand établissement de « Noces et banquets », de l'avenue de la Grande-Armée a donné, à ce propos, quelques chiffres intéressants :

« Avant la guerre, a dit le patron, nous faisions annuellement, environ 1.800 noces, avec une moyenne de 25 à 30 couverts chacune, pour les deux repas du matin et du soir. Le 2 août 1914, premier jour de la mobilisation, nous attendions quatorze noces, il n'en est arrivé que cinq. Et depuis, les repas de mariage sont devenus de plus en plus rares : deux environ par semaine, soit, si cela continue, un peu plus d'une centaine dans l'année, au lieu de 1.800, moyenne habituelle. Les convives sont moins nombreux, de cinq à quatorze au maximum; on ne nous commande qu'un repas au lieu de deux et ce repas est lui-même plus modeste. Ce qui nous console, c'est que l'on se mariera d'avantage après la guerre et sans doute avec plus d'éclat. »

Allez-vous en, gens de la noce !

Un réfractaire. — D'après le *Mokattam*, journal du Caïra, le gouvernement de Constantinople avait demandé à Djemal pacha — qui commande en Syrie — de diriger sur les Dardanelles toutes les troupes qui se trouvent sous ses ordres. Djemal pacha s'excusa... ou à peu près en gardant près de lui 8.000 hommes des mieux entraînés et le plus vaillants. Le gouvernement central revint à la charge et exigea l'envoi des hommes en question. Le commandant des troupes de Syrie se tint coi.

Djemal pacha n'a pu obéir qu'à l'un des deux sentiments suivants : en s'insurgant contre l'autorité de la métropole, il rêve peut-être d'un coup de tête qui le rendrait maître de la Syrie à l'heure du désarroi final; ou bien il craint les représailles de la révolte d'une population qu'il a livrée à la famine et au désespoir.

Cette seconde hypothèse doit être la bonne.

(1) 1876.
(2) A Constantinople.
(3) Détrôné en 1909.

gulières physiologies; des ulémas octogénaires soutenus par des laquais sur leurs montures tranquilles, montraient au peuple des barbes blanches et de sombres regards empreints de fanatisme et d'obscurité.

Une foule innombrable se pressait sur tout ce parcours, une de ces foules turques après lesquelles les plus luxueuses foules d'Occident paraissent laides et tristes. Des estrades disposées sur une étendue de plusieurs kilomètres plaient sous le poids des curieux, et tous les costumes d'Europe et d'Asie s'y trouvaient mêlés.

Sur les hauteurs d'Eyoub s'étalait la masse mouvante des dames turques. Tous ces corps de femmes, enveloppés chacun jusqu'aux pieds de pièces de soie de couleurs éclatantes, toutes ces têtes blanches cachées sous les plis des yachmaks d'où sortaient des yeux noirs, se confondaient sous les cyprès avec les pierres peintes et historiées des tombes. Cela était si coloré et si bizarre, qu'on eût dit moins une réalité qu'une composition fantastique de quelque orientaliste halluciné.

PIERRE LOTI.

(Aryadé).

Aux Chasseurs alpins

Le Diable au Cor, petit journal du front, que publient les chasseurs alpins, a reçu du Président de la République, à qui le journal était adressé ainsi : « Raymond Poincaré : capitaine de chasseurs alpins », la lettre suivante :

Mes chers camarades,

Je vous remercie de m'adresser régulièrement le Diable au Cor. Je vous remercie surtout de me l'expédier dans une enveloppe où, sous mon nom, figure ce titre qui m'est cher et qui me rattache à vous : « Capitaine de chasseurs alpins ».

Chaque fois que je décahette votre envoi, je sens un petit sursaut au cœur et j'éprouve une émotion très vive, où se mêlent la joie et la mélancolie. Je suis heureux de penser que vous me considérez toujours comme un des vôtres, mais je me console mal de ne pas être effectivement dans ces heures tragiques, à la tête d'une de vos vaillantes compagnies.

Si je n'étais retenu par d'autres devoirs, avec quelle fierté j'aurais revêtu votre uniforme de « diables bleus » ! Aussitôt que je me retrouve au milieu de vous, je suis sûr de ne pas céder à la tentation de ne plus vous quitter.

Lundi dernier, lorsque j'ai visité, dans les Vosges, la 3^e brigade de chasseurs alpins, votre accueil a encore vivifié en moi ces sentiments. Vous m'avez reçu avec accents de la *Sidi-Brabant* : vous avez fait retentir à mes oreilles le refrain de mon ancien bataillon ; vous avez pavisé les maisons des villages et jusqu'aux arbres des routes ; vous avez dressé de jolis arcs de triomphe, où la mousse des forêts se mariait aux engins de guerre ; vous avez dessiné de charmantes décorations avec des fils de fer barbelés qui, demain, seront tendus devant des tranchées ; vous vous êtes, en un mot, ingéniés à fêter en moi le représentant de la République et de la France. Mais vous avez mis dans ces démonstrations de sympathie un empressement si cordial et si familier — vous y avez mis, pour tout dire, tant d'esprit de corps, ou, si vous préférez, tant d'esprit de cor — que vous avez immédiatement enlevé à notre entrevue tout caractère de cérémonie et toute contrainte officielle.

Il m'a ainsi été donné de vous voir de plus près, de me mêler à vous dans la montagne, de mieux apprécier votre bravoure, vos efforts et vos succès. J'ai admiré sans surprise votre magnifique tenue et votre gaieté sublime ; et lorsque, sur la proposition du général en chef, j'ai remis des croix ou des médailles à quelques-uns d'entre vous, j'ai enveloppé dans cet hommage la totalité de vos bataillons.

Honneur et gloire aux chasseurs alpins !

RAYMOND POINCARÉ.

Ce numéro du « Bulletin des Armées » est accompagné d'un Supplément entièrement consacré au Tableau d'honneur.

UNE ENQUÊTE

Un journaliste berlinois, venu faire une enquête à Paris, écrit à son journal : « A la fin, j'ai été complètement démoralisé ».

2 juin. — Mon journal, le *Chiffon de papier*, m'a chargé de faire une enquête sur la démoralisation à Paris. Il paraît que les « brillants Parisiens » sont à plat et réclament la paix du matin au soir. Ce que je me réjouis de voir de près un pareil spectacle !... Je me suis procuré de faux papiers. Je passerai pour un Anglais : il faut savoir faire des sacrifices à son pays.

3 juin. — Me voilà à Paris depuis ce matin. Quelle différence avec Berlin ! C'est, comme on nous l'avait dit, une véritable ville morte. Plus de tango, plus de tziganes, et les cafés ne restent ouverts que jusqu'à dix heures et demie du soir. Pauvres Parisiens... leur état fait presque pitié !

4 juin. — Même leur Mouling-Rouche est fermé !... Faut-il qu'ils soient démoralisés !... Disons-le : ils sont fichus (kapout).

5 juin. — J'ai abordé une petite femme. A Paris, toutes les femmes sont des petites femmes. Je pensais bien qu'il serait question de prendre quelque chose, mais elle m'a dit : « Hein, les Boches !... qu'est-ce qu'ils prennent ! » J'ai été assez étonné.

10 juin. — Au restaurant, chez le coiffeur, dans le métro, partout enfin, quand je cause avec mes voisins, la conversation finit toujours par ces mots ridicules : « On les aura, les Boches ! » C'est une rengaine, qui remplace sans doute : merci pour la langouste !... Il ne faut pas y attacher d'autre importance.

12 juin. — Aujourd'hui je suis rentré me coucher de bonne heure. Ça m'agaçait, à la fin, d'entendre les gens commenter avec feu les communiqués sur les opérations dans le Nord, où nous reculons sensiblement et où nous avons laissé beaucoup de prisonniers... beaucoup trop : c'est honteux de se rendre comme ça !

Entre nous, ça m'ennuie un peu d'être venu ici juste au moment où nos affaires vont moins bien.

17 juin. — Flâné par mégarde devant un restaurant italien. Des alliés en grand nombre y fêtaient les succès des Italiens dans les Alpes... Passé très vite devant la maison.

18 juin. — Ah, mais, décidément, ça ne va pas ! J'ai lu attentivement le dernier communiqué. Nous reculons toujours et nos hommes se rendent avec entrain. Qu'est-ce qu'ils fabriquent donc là-bas, à notre Q. G. ?... Même nos gaz asphyxiants, à présent, nous retombent sur le nez. Nos effectifs s'épuisent d'une façon effrayante... C'était fatal, d'ailleurs... Est-ce que nous avions besoin de faire la guerre !... On nous aura, c'est clair, on nous aura !...

(Extrait du cahier de notes de Fritz Boschmann.)

Pour copie conforme,
CARLOS FISCHER.

PRÉCISIONS GÉOGRAPHIQUES

Carlsruhe. — Carlsruhe, capitale du grand-duché de Bade, à 7 kilomètres à l'est de la rive gauche du Rhin et à plus de 60 kilomètres au nord de Strasbourg, comptait 134.313 habitants au recensement de 1910.

L'industrie s'y est assez développée depuis une trentaine d'années. Il y a des fonderies de fer, des fabriques de locomotives et de wagons, de machines, de produits chimiques et de fournitures militaires. Carlsruhe possède de nombreuses écoles : école militaire, école des beaux-arts, école polytechnique, une galerie de tableaux et un musée de modèles allemands

et étrangers des diverses spécialités industrielles. La capitale badoise est un nœud de voies ferrées important.

Le margrave Karl-Wilhelm de Bade-Durlach commença de la faire bâtir en 1715, l'année même de la mort de Louis XIV. Dans ces temps-là, tout principauté d'Allemagne rêvait d'avoir son Versailles. Carlsruhe est le Versailles badois. Comme le margrave voulait quelque chose de particulier et de frappant, il ordonna de tracer les rues en rayons, partant du château pris comme centre. C'est le château-soleil : de n'importe quel point de la ville, les habitants ont le bonheur de l'apercevoir.

AU PARLEMENT

CHAMBRE DES DÉPUTÉS

La proposition Dalbiez. — La Chambre a poursuivi jeudi la discussion générale de la proposition Dalbiez. Auparavant, elle avait applaudi la lecture de la dépêche adressée par la Douma à la Chambre française et de la réponse envoyée par M. Paul Deschanel.

Monsieur le président de la Chambre des députés,

Le président et les membres de la Douma, à l'occasion de la visite du poste radio-télégraphique russe le plus puissant construit en vue de la guerre actuelle, expriment leurs souhaits à vous, à la nation française et à l'armée alliée, dans l'assurance complète de la victoire prochaine qui amènera la félicité des peuples du monde entier et la juste gloire des nations alliées. Vive la France !

Son Excellence Monsieur le président de la Douma d'Empire, Pétersbourg.

Profondément touché des sentiments que Votre Excellence et les membres de la Douma expriment à la Chambre française pour l'inauguration d'un poste radio-télégraphique qui rapproche encore nos deux pays, je vous envoie et vous prie de transmettre à la grande Assemblée de l'Empire russe les remerciements de mes collègues, confiants comme vous dans la victoire des alliés, gage de la paix européenne et salut de la civilisation. Vive la Russie !

Le débat sur la proposition Dalbiez ayant été ouvert, MM. Bracke, Marius Valette et Raffin-Dugens, dans des observations intéressantes, en défendirent le principe. Au cours de la séance, l'auteur lui-même de la proposition fut appelé à prendre la parole.

M. Victor Dalbiez, en termes conciliants, commença par déclarer qu'il n'a pas un instant songé à porter la moindre atteinte à la force matérielle et morale du pays. S'il en devait être ainsi, il n'hésiterait pas à retirer le texte en discussion. La Chambre entière n'ayant qu'une préoccupation : servir le pays, il est impossible, dans ces conditions, qu'un accord n'intervienne pas et qu'il ne sorte pas du débat une loi facilement applicable, résolvant ces deux problèmes étroitement liés : la meilleure utilisation des effectifs et l'intensification de la production du matériel de guerre.

M. Dalbiez assure qu'en regardant de près dans les divers services techniques, notamment les chemins de fer et les postes, on pourrait faire dans le personnel de nouveaux emprunts progressifs et prudents ; il en serait de même parmi les hommes mobilisés mis en sursis d'appel.

Il reconnaît que le ministre de la guerre a fait le possible et l'impossible pour mettre fin aux abus qui ont pu être commis ; mais il croit que tous les résultats souhaitables n'ont pas été obtenus. Et c'est parce que les circulaires manquent de sanctions qu'il juge une loi nécessaire.

Il proteste contre cette idée « stupide » que la commission de l'armée voudrait que tous les Français fussent dans les tranchées et qu'elle cherche à désorganiser les usines. La commission de l'armée a été et est tou-

jours animée du désir de collaborer avec le Gouvernement ; elle cherche seulement le meilleur moyen de réprimer l'embuscade. Le grand débat institué sur la meilleure utilisation des forces mobilisables prouve que la France reste un pays de liberté et de lumière.

Après un discours du général Pédoya, président de la commission de l'armée, la Chambre a renvoyé la discussion à jeudi prochain, sur la demande du rapporteur M. Paté, afin que d'ici là un accord puisse intervenir entre le ministre de la guerre et la commission.

L'incinération en temps de guerre. — Vendredi la Chambre, après avoir, par 301 voix contre 209, repoussé un contre-projet de M. Lefas, a adopté une proposition de loi de M. Lucien Dumont, concernant l'incinération en temps de guerre, dont voici le texte :

Art. 1^{er}. — Pendant la durée de la guerre, les mesures suivantes seront prises à l'égard des soldats ennemis et des soldats français décédés sur toute l'étendue du territoire :

1^o Tous les corps des soldats morts sur les champs de bataille et non identifiés seront incinérés ;

2^o Tous les corps des soldats français et alliés identifiés seront inhumés suivant les prescriptions réglementaires.

Art. 2. — Dans aucun cas, l'exhumation ne pourra être autorisée pendant la guerre.

Après la cessation des hostilités, aucune exhumation ne pourra avoir lieu avant la date fixée par décret, sur avis du conseil supérieur d'hygiène.

Séance jeudi prochain.

LA CUISINE DU TROUPIER

Beignets de campagne.

Lorsque les circonstances le permettent, se procurer, pour une proportion de quatre hommes, une livre de farine environ.

Faire fondre dans un demi-quant d'eau une demi-cuillerée de sel et délayer la farine en incorporant peu à peu l'eau salée pour obtenir une pâte ferme. Aplatis cette pâte avec un rouleau (manche d'outil ou bouteille vide), puis la découper en morceaux de 5 à 10 centimètres de côté.

Faire fondre une demi-livre de saindoux dans une gamelle de campement et, lorsqu'il est chaud, y jeter les beignets jusqu'à friture complète.

Ces beignets, qui peuvent se conserver plusieurs jours, seront rendus plus savoureux si on les sucre légèrement une fois cuits.

LES JEUX DE LA TRANCHEE

Métagramme.

Je n'esquis qu'un simple tambour,
Cependant, si ma tête change,
Je puis devenir tout à tour,
Bien que cela paraisse étrange :
— Rongeur, — Physicien très expert,
— D'un peintre l'élève, ou poète,
— Arbre au feuillage toujours vert,
Mais j'en ai trop dit, je m'arrête.

Carré syllabique.

Marseille, dont le port passe pour mon deuxième,
Par mon premier surtout s'est rendu mon troisième.

SOLUTIONS DU N° 106

Charade.	Croix.
Coup — Rage — Courage.	F
	E
	M A R I E
	N
	A
	N
	D

Chansons militaires.

LES DEUX POILUS

Mr : Son camarad' fit la même chose que lui.

C'était deux poilus qui n'avaient pas d'barbe. L'un n'eut d'Charonae et l'autre n'eut d'barbe. L'un s'appelait Dupont, l'autre s'appelait Dupuy. Quand l'un d'eux fumait, l'autre crachait pour lui.

Bien qu'il n'ait toujours été sérieux comme un pape. Tandis qu'il avait tout l'air d'être sérieux, Dupuy sans Dupont n'aurait rien fait. Et Dupont n'aurait pas pu passer d' Dupuy.

Un jour qu'on d'mandait deux hommes pleins d'vaillance, Pour aller remplir un mission d'confiance, Dupont, simplement, s'écria : J'en suis ! J'en suis... d'cheminée, ajouta Dupuy.

Vous savez, les gars, leur dit l'capitaine, Si vous en r'venez, vous aurez d'la veine. Eh bien soit : mourons ! fit Dupont ravi ; Pour les p'tits oiseaux ! termina Dupuy.

Vers les tranchées boches tous les deux cavalent, Accueillis bientôt par un grêl de balles ; Dupont rageusement serrait son fusil, L'histoire ne dit pas c'que serrait Dupuy.

A dix mètres d'eux, un' bomb', la première, Tomba sur un' bicoq', la met en poussière ; Bon sang ! fit Dupont, tout est démolé ! Fall's chauffer la coll', rigola Dupuy.

Quinz', vingt, trente obus viennent à la suite, Jamais, dit Dupont, j'n'ai vu tant de marmittes ! Ne m'en parle pas, répondit Dupuy, On s'en croirait sur le boulevard de Clichy.

Mais voilà qu'vers eux des tas d'Boch's s'ach'min' Ca grouill', fit Dupont, comm' de la vermine ! Sur nous aurons d'tout' d'tout' dans nos fusils D'la poudre à punais, opina Dupuy.

Y avait là tout près un p'tit pont en pierre, Plus loin un vieux puits caché dans le lierre ; Dupont s'embusqua viv'ment près du puits, Tandis qu'à côté de lui s'embusquait Dupuy.

Francis, rendez-vous, crient les Boches sans Jamais, répondit Dupont d'un voix brève. Dupuy répliqua d'un mot moins poli. Mais qui d'puis Cambroune a beaucoup servi.

La lutte se déroule, héroïque, suprême ; Blessés tous les deux ils tirent quand même, Abattant leur Boche à chaque coup d'fusil ; A tout coup l'on gagn', répétait Dupuy.

Mais not' 75 soudain entre en danse, Les Prussiens s'replient, les nôtres s'avancent, Enfin, fit Dupont, j'sens que j'm'évanouis. Et moi j'tourn' de l'œil, murmura Dupuy.

Ils se réveill'nt dans la tranchée française, Autour d'eux tout l'mond' chant' la Marseillaise ; L'Général est là, d'un oeil attendri, Regardant Dupont, regardant Dupuy.

L'Général s'avance et, d'un geste grave, Met sur leur poitrin l'étoile des braves. Merci pour la croix, fit Dupont réjoui... Et pour la langouste ! ajouta Dupuy.

Mais quand l'chef cria : Présentez les armes ! Dans l'œil de Dupont on vit deux gross's larmes. Et laissant cet' fois sa blagu' de titi, Son camarad' fit la même chose que lui.

DOMINIQUE BONNAUD.

VICTOR TOURTAL.

BLOC-NOTES

— Les Allemands ont installé une centaine de pompes sur la péninsule de Gallipoli pour utiliser les gaz asphyxiants. Au premier essai, le vent ayant changé de direction, les gaz mirent en fuite environ 10.000 soldats turcs, qui refusèrent de retourner dans leurs tranchées.

— Les Femmes de France ont eu la délicate pensée d'offrir à la reine des Belges, en témoignage de leur admiration, un coffret dont l'exécution a été confiée à trois jeunes artistes, les frères Ealle et Edmond Becker.

— Le prince Alexis de Serbie a décidé d'organiser incessamment à Paris, au profit de ses compatriotes victimes de la guerre, une vente-exposition des trophées pris aux Autrichiens par les Serbes.

— Le conseil municipal de Paris, dont la deuxième session ordinaire s'ouvrait jeudi, a réélu, comme président, M. Adrien Mithouard, qui avait été nommé le 15 juin 1911.

— Le roi du Cambodge, Sisowath, a fait célébrer les 22, 23 et 24 avril, des cérémonies pour le succès des armées françaises et alliées.

— Le conseil municipal de Paris a décidé que la ville de Paris enverrait des prix à tous les enfants des écoles d'Alsace.

— M. Eugénier, dont les conférences au Louvain ont été interdites par la ville de Berne, assure que des offres lui ont été faites par le gouvernement allemand pour l'achat de ses documents et photographies.

— Des primes sont offertes par des particuliers, par des sociétés patriotiques et par des banques en Italie, au premier soldat qui prendra un drapeau autrichien et à celui qui, le premier, entrera dans Trente ou Trieste.

— Le Journal officiel a publié une liste de noms de sujets allemands et austro-hongrois naturalisés Français, pour lesquels le ministre de la Justice se propose de provoquer le retrait de naturalisation.

— Un troisième prince de la maison de Saxe-Meiningen, Ernest de Saalfeld, a été tué en Prusse orientale.

— Trois incendies que l'on a tout lieu d'attribuer à la malveillance, ont éclaté, en Angleterre, dans la journée du 14 juin. L'entrepôt de Great Western Railway, à Londres, un entrepôt de coton à Boodle, une usine d'aniline à Clayton, ont été détruits.

— On compte 80 députés italiens sous les drapeaux.

— D'après la déclaration de M. Asquith à la Chambre des communes, la guerre coûte au budget anglais 75 millions par jour.

— Quatre cent mille personnes auraient quitté la Prusse orientale par suite de la détresse qui règne dans la province.

— Le typhus tacheté continue ses ravages en Autriche. Trois cent quarante nouveaux cas ont été signalés entre le 29 mai et le 5 juin.

— Depuis le début des hostilités, la Norvège a perdu 29 navires de toutes classes, dont la valeur globale, y compris les cargaisons, est évaluée à plus de 40 millions de francs.

— Le grand duc Constantin Constantinovitch, cousin du tsar, président de l'académie des sciences de Pétersbourg, vient de mourir. Il a succombé à un accès d'angine de poitrine.

— On annonce la mort de M. Amédée Dufray, ancien député, ancien conseiller municipal de la ville de Paris.

— On prévoit que le rendement de la récolte canadienne dépassera cette année de 40 p. 100 celui de n'importe quelle année précédente.

— Un convoi de 519 petits Flamands, 313 garçons et 206 fillettes, est arrivé à la gare du Nord, venant en grande partie de la région de Ramskapelle.

— Le comité France-Amérique de la ville de Québec (Canada) vient d'envoyer au comité du Secours national 85.000 fr. de souscriptions en argent et un stock considérable de vêtements.

— Lord Nordburry, qui est âgé de cinquante-deux ans, vient de s'embaucher comme ajusteur dans une fabrique d'aéroplanes du Surrey, à raison de 70 centimes l'heure ; sa femme sert le café dans une cantine de soldats à Euston.

LE TABLEAU D'HONNEUR

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Les Braves, dont les noms suivent, ont été cités à l'Ordre de l'Armée :

Capitaine NICOLLE, 24^e bataillon de chasseurs : a enlevé brillamment sa compagnie à l'attaque d'une position fortifiée ; a été tué au moment où il donnait des ordres pour organiser cette position.

Capitaine PETITPAS, 27^e bataillon de chasseurs : blessé en conduisant brillamment sa compagnie à l'assaut de tranchées ennemies, a conservé son commandement et n'a consenti à se faire soigner que lorsqu'il eut acquis la certitude que sa compagnie, fortement éprouvée, était à l'abri d'une contre-attaque.

Lieutenant COUSIN, 24^e bataillon de chasseurs : blessé à la tête d'un éclat d'obus, a gardé le commandement de sa section, ne l'a quitté qu'après avoir été blessé une deuxième fois. A donné le plus bel exemple de courage et de dévouement.

Sous-lieutenant COIGLIO, 24^e bataillon de chasseurs : entraînant sa section à l'attaque avec le plus grand sang-froid a dépassé la limite qui lui avait été assignée pour se porter sous les obus en avant de la position que sa compagnie devait enlever.

Sous-lieutenants DANIEL et DUFRICHE, adjutant **SARROLA**, sergent **FAUCHE**, 7^e bataillon de chasseurs : ont entraîné leurs hommes à l'assaut avec le plus brillant courage et sont tombés mortellement frappés sur le réseau de fils de fer ennemi.

Adjudant-chef MARCHI, 24^e bataillon de chasseurs : blessé mortellement en entraînant sa section à l'attaque de tranchées ennemies précédées de réseaux de fils de fer.

Adjudant SAY, 24^e bataillon de chasseurs : blessé par un éclat d'obus, après un pansement sommaire, a gardé le commandement de sa section toute une nuit pour organiser la position coque ; n'a quitté son commandement pour se faire panser qu'après avoir acquis la certitude que toute contre-attaque devenait impossible.

Adjudant SOUBIE, 24^e bataillon de chasseurs : a porté avec décision et courage sa section à l'attaque de tranchées protégées par des réseaux de fils de fer, les a enlevées en faisant des prisonniers ; a maintenu pendant quatre jours sa section sur une crête battue par le feu de l'artillerie ; a été blessé.

Sergent LAN, 24^e bataillon de chasseurs : a conduit vigoureusement sa section à l'attaque et l'a tenue trois jours sous un bombardement intense.

Sergent de BEAUFORT, 27^e bataillon de chasseurs : a fait preuve de beaucoup de courage en toutes circonstances depuis le début de la campagne. Employé comme agent de liaison le 21 janvier, a accompli son service sous un feu des plus violents et au moment où deux de ses camarades agents de liaison venaient d'être tués et où son capitaine venait d'être blessé en avant de sa compagnie, à 10 mètres des tranchées ennemies, s'est porté à ses côtés pour lui transmettre un ordre urgent.

Caporal EYCHENE, 24^e bataillon de chasseurs : le 14 février, est allé chercher, sous un feu violent d'artillerie, un sergent de sa compagnie grièvement blessé.

Chasseur CANTIER, 6^e bataillon de chasseurs : a fait preuve du plus beau courage à tous les combats livrés par le bataillon, et en dernier lieu à la prise d'un village.

Chasseur SEUZARET, 6^e bataillon de chasseurs : le 17 février, à l'attaque d'une position fortement organisée, étant le plus ancien chasseur de sa compagnie, est resté sous un feu violent pour donner confiance aux jeunes soldats récemment incorporés dans son escouade.

Chasseur SUREAU, 27^e bataillon de chasseurs : jeune soldat de la classe 1914, a fait aux combats des 27 décembre et 21 janvier l'admiration des officiers et de ses camarades par la manière dont il se portait à tout instant en première ligne au mépris des balles

et des feux les plus violents, pour secourir les blessés et les relever.

Chasseur BUNY, 24^e bataillon de chasseurs : a été tué en portant un ordre sur la ligne de feu. Avait toujours donné des preuves de courage et de dévouement pendant toute la campagne.

Soldat CHARAT, 358^e d'infanterie : a fait preuve en toutes circonstances depuis le début de la campagne des plus belles qualités militaires, notamment le 19 février, ayant la poitrine traversée par une balle, a refusé tout secours de ses voisins, leur recommandant de continuer à combattre et de ne pas s'occuper de lui ; a rejoint seul le poste de secours à 2 kilomètres en arrière.

Sergent HUET, 1^{er} d'infanterie coloniale : a fait preuve de courage en entraînant à l'assaut d'une position ennemie sa demi-section à la tête de laquelle il s'est fait tuer.

Adjudant-chef MARCELLOT, 105^e territorial d'infanterie : blessé d'une balle au bras droit le 20 février en dirigeant des travaux de nuit, a conservé le commandement de son détachement et ne s'est fait panser qu'après l'avoir ramené au bivouac. N'a pas voulu être évacué, comptant reprendre rapidement son service.

Capitaine LECLERC, service aéronautique du détachement d'une armée : a déployé dans l'organisation et le fonctionnement d'un service à créer de toutes pièces, une activité et une énergie incomparables. Toujours prêt à payer de sa personne en effectuant lui-même les reconnaissances les plus audacieuses ou en donnant la chasse aux avions ennemis, il a su, en dépit des difficultés provenant de la configuration de la région, obtenir du petit nombre de pilotes sous ses ordres un rendement vraiment remarquable et qui lui fait le plus grand honneur.

Capitaine HAPPE, escadron D. O. 14 : a exécuté avec un plein succès une mission de bombardement sur un objectif situé à grande distance à l'intérieur du pays ennemi.

Sous-lieutenant CHAMOUTON, escadron D. O. 14 : s'est employé avec le plus grand dévouement au réglage de tir d'artillerie effectuant chaque jour de nombreuses reconnaissances au-dessus des batteries ennemies, malgré le tir très violent de celles-ci.

Soldat PETIT, escadron D. O. 14 : a accompagné son pilote dans une mission de bombardement sur un objectif situé à grande distance à l'intérieur du pays ennemi, et a, par son sang-froid et la précision de son tir, fortement contribué au plein succès de la mission.

17^e et 19^e COMPAGNIES DU 284^e D'INFANTERIE : sous la conduite de leurs officiers, ont exécuté une brillante contre-attaque, au cours de l'action contre un fortin entraînant ainsi par leur exemple les défenseurs des boyaux environnants et causant à l'ennemi les pertes les plus sanglantes.

Sous-lieutenant PERPIGNANI, 205^e d'infanterie : a, depuis le début de la campagne, constamment donné les plus beaux exemples d'entraînement, de moral et de courage. S'est particulièrement signalé le 1^{er} décembre par sa bravoure et son sang-froid, en s'élançant à la tête de sa section à l'attaque d'une position dangereuse. Grièvement blessé, a passé le commandement de son unité à son sergent. Frappé de nouveau et à mort, est tombé en criant à ses hommes : « Mes amis, je suis blessé, mais en avant ! »

Sous-lieutenant CROWET, 205^e d'infanterie : a montré la plus grande énergie et la plus grande bravoure le 18 décembre en entraînant ses hommes à l'attaque des tranchées allemandes. Blessé mortellement à la tête de sa section à quelques pas des ennemis.

Soldat JOUANNE, 236^e d'infanterie : volontaire de toutes les missions périlleuses : patrouilles, reconnaissances, organisation des réseaux de fil de fer ; est tombé mortellement atteint le 26 février, alors que volon-

taire encore, et profitant du brouillard, il s'était porté à faible distance des tranchées allemandes (50 à 60 mètres environ) pour ramasser des fusils abandonnés sur le terrain au cours des combats du 17 au 24 décembre.

BOUCHEROT, 66^e bataillon de chasseurs : blessé légèrement à la tête par un éclat d'obus dans les tranchées de première ligne de sa compagnie, n'a pas voulu se laisser évacuer et a continué à exercer son commandement pendant les treize jours qui le séparaient de la relève ; a encore assuré son commandement pendant les trois jours suivants, donnant ainsi un bel exemple de hauts sentiments de devoir et d'une ténacité de chef peu commune.

Lieutenant de réserve GAILLET, 9^e génie : a fait montre, depuis le début de la campagne, à côté de connaissances techniques très étendues, d'un zèle et d'un dévouement à toute épreuve. A conduit brillamment sa section sous le feu de l'ennemi, avec un courage tranquille et un commandement énergique. Dirige depuis trois mois et demi avec une activité incessante et un dévouement inlassable les travaux de sape et de mine dont l'exécution lui a été confiée.

Sergent GILLE, 9^e génie : sous-officier courageux et dévoué, qui s'est déjà plusieurs fois distingué depuis le début de la campagne, notamment au cours d'une reconnaissance. A fait preuve de brillantes qualités militaires et professionnelles en menant à bien, à proximité des tranchées ennemies et malgré le peu de consistance du terrain, l'exécution d'un poste d'écoute de surface à galerie souterraine.

Lieutenant POIRSON, 29^e d'infanterie : blessé à la jambe le 26 septembre, alors qu'il entraînait sa section à l'attaque, conserve cependant son commandement. Une deuxième balle lui emporte en partie l'épaule gauche, et il reste quand même à genou derrière sa section encourageant ses hommes. Une troisième balle l'atteint au ventre ; tombé la face contre terre, il prescrit à un caporal de le retourner sur le dos et crie à ses hommes : « Continuez, continuez à tirer ! » Il meurt enfin en criant : « Vive la France ! »

Sous-lieutenant YVON, 56^e d'infanterie : grièvement blessé le 20 août, a conservé le commandement de sa section sous un feu très violent, continuant à encourager ses hommes et faisant cesser, par son exemple et par ses paroles, les plaintes des blessés.

Sous-lieutenant VIOLLE, 210^e d'infanterie : très belle conduite au feu. Le 21 août, étant officier mitrailleur, il resta à son poste bien que grièvement blessé par deux éclats d'obus. Blessé mortellement quelques minutes après, eut la présence d'esprit de dire à ses hommes : « Sauvez le matériel ! »

Adjudant BRAILLARD, 171^e d'infanterie : au cours d'un combat, a conduit une compagnie à l'attaque avec beaucoup de bravoure et a été mortellement blessé.

Adjudant CLERGET, 56^e d'infanterie : a attaqué vigoureusement, le 1^{er} octobre, à la tête de sa section une position puissamment défendue. Est resté sur la position jusqu'à vingt heures pour assurer l'évacuation des morts et des blessés. Tué lui-même, le 20 novembre, au moment où il installait des créneaux dans l'endroit le plus dangereux d'une tranchée.

Sergent JEANNENEZ, 171^e d'infanterie : sous un violent bombardement qui avait ouvert une brèche dans sa tranchée située à 50 mètres de la position ennemie, a remonté le moral de ses hommes et reconstruit l'équipement sous un feu intense. A été blessé mortellement au cours d'une attaque, le 23 octobre.

Caporal JOUVENCEAU, 56^e d'infanterie : au cours d'un combat a tenu tête à un officier allemand qui lui lançait des bombes et a réussi, malgré les efforts de celui-ci à fermer un boyau de communication par lequel les Allemands auraient pu progresser.

Soldat PATRY, 56^e d'infanterie : le 25 août, ayant aidé à transporter un blessé, qui fut tué pendant le transport, ainsi que l'autre porteur, par une rafale d'artillerie, n'a pas perdu son sang-froid et a aidé à placer les autres blessés sur un chariot. S'est offert à maintes reprises pour prendre part à des patrouilles difficiles. A été blessé deux fois.

Sous-lieutenant de réserve ROBERT, 337^e d'infanterie : a fait preuve d'énergie de sang-froid et de bravoure, pendant le bombardement violent auquel a été soumise spécialement sa compagnie, lors de l'attaque de nuit du 28 février. A contribué par son exemple à maintenir ses hommes à leur poste de combat ; s'est fait remarquer depuis le début de la campagne.

Adjudant de réserve BARDET DE BURE, 337^e d'infanterie : s'est distingué à plusieurs reprises depuis le début de la campagne. A spécialement fait preuve du plus grand sang-froid et de beaucoup de bravoure à l'attaque du 28 février au milieu de la vive fusillade et du violent bombardement qui se déchaînait sur sa compagnie. N'a pas hésité au mépris du danger à aller de l'un à l'autre, encourageant les hommes par ses paroles et son exemple. A été dans ce moment critique un précieux auxiliaire pour son commandant de compagnie.

Caporal GUILLEMET, 118^e d'infanterie : dans la nuit du 23 au 24 décembre, veille de l'attaque d'un village, s'est présenté comme volontaire pour commander une équipe de dix hommes destinée à protéger le génie qui devait faire sauter les fils de fer. L'opération ayant été répétée, s'est représenté à nouveau. A toujours fait preuve du plus grand courage et du plus remarquable sang-froid.

Soldat CHARD INNEAU, 337^e d'infanterie : blessé d'un éclat d'obus au menton, a refusé de quitter son poste de combat pour se faire panser, est resté à son créneau jusqu'à la fin de l'attaque du 28 février. S'est déjà signalé par son courage.

Soldat CARRE, téléphoniste au 337^e d'infanterie, et **canonnier GUILLET**, téléphoniste au 28^e d'artillerie : ont, sous une grêle de balles, rétabli les communications téléphoniques interrompues entre le 4^e groupe du 28^e d'artillerie et le poste de commandement du 6^e bataillon du 337^e d'infanterie pendant la nuit du 27 au 28 février. Avaient déjà fait preuve de belles qualités dans des circonstances critiques.

Soldats DOUGE et MACOURI, téléphonistes au 337^e d'infanterie : s'étant aperçus au cours de l'attaque du 28 février que le fil téléphonique était coupé, n'ont pas hésité, sous un feu violent, à monter sur le parapet pour faire les réparations nécessaires et rétablir la communication.

Soldat COUSIN, infirmier au 337^e d'infanterie : n'a pas hésité, malgré le bombardement et la fusillade du 23 février, à se porter au secours des blessés pour les mettre à l'abri et les panser ; a déjà donné maintes preuves de dévouement.

Soldat JEAN, 93^e d'infanterie : étant en patrouille, est allé sous un feu violent d'infanterie chercher son chef de patrouille blessé. A été lui-même blessé à ce moment (2 février).

Soldats ELINEAU et LUEL, 93^e d'infanterie : étant en patrouille, sont allés, sous un feu violent d'infanterie, chercher leur chef de patrouille tombé et ont, toujours sous le feu, ramené en la traînant pendant 50 mètres, un de leurs camarades blessé en les accompagnant.

Soldat LE MOING, 93^e d'infanterie : le 22 février, s'est offert spontanément pour faire partie d'une patrouille chargée d'aller prendre, au delà du réseau et dans une zone battue le corps d'un soldat allemand tué et que l'on tenait à identifier. A été atteint par une balle qui lui a traversé la cuisse, au moment où il se saisissait du fusil, s'est traîné jusqu'au réseau sans abandonner cette arme.

Chef de bataillon OLIGSCHLAGER, 86^e d'infanterie : a fait preuve dans les combats des 14 et 20 août 1914, d'un sang-froid remarquable et d'une véritable bravoure. A été mortellement blessé, le 25 août 1914, en entraînant son bataillon dans une attaque à la baïonnette.

Capitaine BESSON, 92^e d'infanterie : a fait preuve du plus grand sang-froid et d'un beau courage. Pendant un mouvement de son bataillon a, sous une pluie de projectiles, rallié

quelques soldats pour les lancer à l'attaque d'un groupe d'Allemands. Est tombé grièvement blessé.

Maréchal des logis MAISONNEUVE, 36^e d'artillerie : a montré, depuis le début de la campagne, les plus brillantes qualités d'énergie et de sang-froid ; blessé le 27 août, a repris son service presque immédiatement, alors qu'il souffrait encore de sa blessure. N'a pas cessé, depuis son retour, de donner des preuves de courage et de dévouement. A été blessé grièvement, le 25 février, en commandant sa pièce.

Maitre pointeur BRUNEL, 36^e d'artillerie : s'est fait remarquer, depuis le début de la campagne, par son courage et son sang-froid. N'a pas cessé de donner l'exemple à tous par sa belle conduite au feu. A été blessé grièvement le 25 février.

Canonier MARTIN, 36^e d'artillerie : d'un sang-froid et d'un courage au-dessus de tout éloge, a toujours été mandat à participer aux missions les plus difficiles et à occuper les postes les plus périlleux, ce qui lui a déjà valu deux citations à l'ordre du régiment. A été blessé à mort le 25 février.

Lieutenant-colonel FRONHEIM, 2^e d'artillerie de campagne : s'est distingué par un dévouement à toute épreuve depuis le début de la campagne. Dans les Vosges, s'est prodigué dans les endroits les plus dangereux pour exécuter des reconnaissances et soutenir ses batteries éprouvées. Le 21 septembre 1914, a été blessé pendant une reconnaissance sur la ligne de feu. Le 28 février 1915, a été de nouveau atteint par deux éclats d'obus alors qu'il restait à découvert sous le feu de l'artillerie, pour maintenir par son exemple dans une tranchée en construction les soldats qui y travaillaient.

Sous-lieutenant de réserve DESCOMBES, 54^e d'artillerie : le 4 septembre, sa batterie ayant été fusillée à bout portant, son capitaine tué à ses côtés, a par son calme et son sang-froid maintenu l'ordre dans le personnel et sauvé un de ses camarades en lui donnant son cheval. Blessé mortellement le 14 septembre, sa mort fut un superbe exemple de stoïque courage.

Sous-lieutenant de réserve BRADIER, 30^e d'infanterie : a sans cesse fait preuve d'un courage et d'un sang-froid remarquables. Régulant un tir d'artillerie remarquable dans la tranchée, dut s'exposer pour mieux voir et fut tué en remplissant sa mission.

Adjudant DUVILLE, 30^e d'infanterie : s'est constamment signalé, au cours de la campagne, par son courage, son entraînement, la plus grande autorité sur ses hommes. Tué dans les tranchées, alors qu'il cherchait à repérer l'emplacement d'une mitrailleuse ennemie.

Sergent COURTOUX, 4^e génie : au cours d'un bombardement qui en éboulaient une galerie de mine, avait enfermé 14 sapeurs, s'est porté résolument à leur secours, leur a ouvert un passage dans les éboulements et a attendu que tous soient sortis. A été surpris par un autre éboulement qui l'a enseveli et tué, au moment où il s'assurait que plus personne n'était à l'intérieur de la galerie éboulée.

Maitre ouvrier BUISSON, 4^e génie : chargé de la ventilation d'une galerie de mine, est resté à son poste alors que cette galerie venait d'ébouler, enfermant 14 camarades. A continué à ventiler pendant le sauvetage de ses camarades et a été surpris à son poste par un éboulement qui l'a tué.

Sapeur mineur CAUQUIL, 4^e génie : s'est porté avec son sergent au secours de ses camarades ensevelis dans une galerie éboulée, les a aidés à sortir de la situation périlleuse où ils étaient ; a été enseveli et tué par un autre éboulement, au moment où, avec son sergent il s'assurait que tous ses camarades étaient sortis.

Soldat PRISETT, brancardier, 30^e d'infanterie : le 19 février, pendant un bombardement, étant de service dans les tranchées, n'a pas hésité, après avoir fait le premier pansement à un blessé, à quitter son abri pour se porter à la recherche du médecin de service, peu éloigné. A été atteint par de multiples éclats et est mort peu de temps après.

Soldat THOMAS, 30^e d'infanterie : ayant été, au cours d'une fusillade, renversé par une bombe, a refusé d'être relevé par ses camarades, leur disant : « Continuez votre travail,

laisse-moi. » A été, à ce moment grièvement blessé par une deuxième bombe.

Soldat BRUN, 30^e d'infanterie : faisant partie d'une patrouille qui avait été lancée contre un poste ennemi, s'est porté bravement à l'attaque et est tombé mortellement blessé.

Soldat BOURDONCLE, infirmier à l'hôpital d'évacuation n° 16 : consciencieux et zélé en tout temps, s'est spontanément offert, le 23 février, pour fournir le sang nécessaire à une transfusion effectuée sur un blessé arrivé à l'hôpital d'évacuation exsangue et dans un tel état de faiblesse générale que la survie obtenue est manifestement due à son généreux dévouement.

Capitaine NOTTER, 26^e d'infanterie : le 20 août, a conduit à travers bois avec beaucoup d'audace l'avant-garde d'un détachement qui s'empara de seize voitures à munitions et une voiture d'outils avec attelages et fit 116 prisonniers dont un capitaine et deux lieutenants. A été frappé le 28 août en entraînant sa compagnie à l'attaque d'une forte position.

Chef de bataillon DEMARQUE, 5^e d'infanterie coloniale : a su par son calme, son énergie et ses belles qualités militaires électriser son bataillon et lui inspirer la foi absolue dans le succès. Est tombé mortellement blessé par un éclat d'obus tandis qu'il donnait à tous un exemple d'héroïsme et d'opiniâtreté dans la lutte.

Chef de bataillon DUSSAULX, 6^e d'infanterie coloniale : d'une bravoure téméraire et d'une énergie sauvage, a magnifiquement contre-attaqué, le 20 août, s'est encore particulièrement distingué le 24 août, où il a été légèrement blessé, puis le 26 août, et enfin du 31 août au 3 septembre, date à laquelle il a été tué à la tête de son bataillon.

Capitaine DE FON FAUBERT, 5^e d'infanterie coloniale : officier d'une héroïque bravoure. N'étant pas appelé par ses fonctions au commandement de la troupe, n'a pas hésité à prendre le commandement d'une compagnie désarmée par la mise hors de combat de ses officiers, et a été mortellement frappé au moment où il tentait, sous un feu meurtrier, de contre-attaquer l'ennemi débordant de toutes parts.

Lieutenant DE VILLENEUVE-BARGE-MONT, 5^e d'infanterie coloniale : officier animé du plus grand dévouement et d'une héroïque bravoure. Allait au feu en se joignant et savait communiquer à ses hommes sa belle énergie et son audace. A été tué en se portant en avant afin de reconnaître une position pour ses mitrailleuses.

Lieutenant SENECLAC, 339^e d'infanterie : blessé pour la deuxième fois depuis le début des hostilités, a maintenu au combat, le 27 septembre, malgré sa blessure, ses hommes exposés à un feu très violent.

Sous-lieutenant COLOMB, 5^e d'infanterie coloniale : d'une remarquable bravoure, a été blessé le 21 septembre et fait prisonnier. Abandonné par l'ennemi, est revenu au front à peine guéri et, après avoir reçu une légère blessure au cours d'une reconnaissance audacieuse, a été mortellement blessé, le 27 novembre.

Adjudant-chef BOUCHEREAU, 35^e d'infanterie coloniale : a montré beaucoup de décision, d'audace, de sang-froid dans l'exécution des travaux d'investissement. Attaqué à deux reprises dans la nuit du 5 au 6 octobre, a montré une grande présence d'esprit et a réussi à repousser l'ennemi.

Caporal CIGOGNINI, 163^e d'infanterie : le 6 octobre, encourageait les hommes de son escouade à supporter vaillamment un violent bombardement de sa tranchée, lorsqu'un obus lui coupa une jambe et un bras. Il continua d'exhorter ses hommes à se comporter bravement et mourut deux heures après sans avoir fait entendre une seule plainte.

Soldat ACCLARI, 163^e d'infanterie : le 11 octobre, pendant l'attaque d'un bois, a entraîné plusieurs de ses camarades pour aller chercher le corps de son capitaine, tombé à 100 mètres des tranchées ennemies et a réussi à le rapporter.

22^e D'INFANTERIE COLONIALE, 1^{er} et 2^e BATAILLON DU 3^e D'INFANTERIE COLONIALE : sous l'énergique commandement du lieutenant-colonel BONNIN, dans les journées des 23, 27 et 28 février, ont, après des combats acharnés et au prix de sanglants efforts, assuré la conquête d'un fortin.

Lieutenant GERARD, 31^e dragons : détaché en liaison, le 22 novembre, entre l'infanterie

de la 148^e brigade et une division de cavalerie, a fait preuve, au cours de cette mission particulièrement délicate et périlleuse, du courage et du dévouement le plus complets. Blessé d'une balle à l'omoplate, le 2 septembre, n'a jamais cessé de faire son service.

Sous-lieutenant LHOPE, 31^e dragons : étant en patrouille les 9 et 10 septembre, a bousculé deux patrouilles de uhlands, fait quatre prisonniers et tué deux uhlands de sa main.

Maréchal des logis POSTEC, 12^e dragons : a montré la plus grande énergie en poursuivant avec deux cavaliers une patrouille de huit uhlands. Par son courage, il les tint en respect et, malgré une blessure au bras, continua sa mission jusqu'au moment où il perdit connaissance.

Maréchal des logis BAPST, 4^e dragons : a fait preuve au cours d'une reconnaissance, de sang-froid et d'une initiative heureuse en amenant 36 fantassins allemands à abandonner leurs tranchées et à se rendre.

Cavalier GUILLAUME, 4^e dragons : blessé mortellement en faisant partie de l'avant-garde de son escadron, qui se portait sur un village, le 22 novembre, a fait preuve du plus grand courage en demandant à ses camarades de l'abandonner pour ne pas s'exposer eux-mêmes au feu de l'ennemi.

Cavalier GEORGES, 4^e dragons : envoyé en reconnaissance à la tombée de la nuit, le 22 novembre, a fait une chute de cheval et a fait preuve de la plus grande énergie en revenant à pied rapporter le renseignement cherché, malgré une blessure grave qui a déterminé sa mort, le lendemain, à l'hôpital.

Cavalier ESTABLE, 8^e dragons : excellent cavalier de reconnaissance, a fait preuve depuis le commencement de la campagne du plus grand entrain et d'un mépris absolu du danger. Le 26 octobre, près d'un bois, pendant que son escadron se repliait sous un feu violent d'artillerie et de mousqueterie est revenu en arrière, a mis pied à terre pour ramasser un blessé et l'a ramené sur son cheval.

Sergent-major GANDON, 18^e territorial d'infanterie : excellent sous-officier à tous les points de vue. S'est fait remarquer par son calme au feu, par son courage et son énergie dans divers engagements. Grièvement blessé, le 27 février, est mort le 1^{er} mars des suites de sa blessure.

Sergent MORRY, du 88^e territorial, détaché au 9^e d'infanterie : a été tué, le 2 février au soir, alors qu'il dirigeait sur un point particulièrement dangereux de la ligne une patrouille dont il avait le commandement.

Lieutenant PIERREY, 8^e d'artillerie : observateur en aéroplane depuis le 16 septembre, a fait preuve constamment de zèle, d'intelligence, de dévouement et de mépris du danger dans les reconnaissances d'objectifs, les réglages de tir d'artillerie, la photographie des positions adverses et la chasse aux avions ennemis.

Sous-lieutenant de réserve FETTER, 39^e d'artillerie : observateur à l'état-major d'une armée depuis le 20 septembre, a fait preuve de zèle, d'intelligence et d'audace au cours de nombreuses reconnaissances d'objectifs. A réglé avec succès le tir de nos batteries et rendu de précieux services en photographiant les positions adverses.

Capitaine d'infanterie FRÈRE, escadron M. F. 20 : dans des circonstances atmosphériques très défavorables et malgré une canonnade violente et précise, qui a atteint son avion, a conduit jusqu'au bout le réglage des tirs d'artillerie qu'il avait reçu mission d'assurer. A fait depuis le début de la campagne plus de cent reconnaissances avec un zèle et un dévouement qui ne se sont jamais démentis.

Sous-lieutenant de cavalerie PINSARD et **sous-lieutenant de réserve AMAUDRIC DE CHAFFAUD**, escadron M. S. 23 : montent un avion dont le moteur était peu sûr et malgré un vent d'ouest extrêmement violent, qui rendait la reconnaissance périlleuse, ont tenu à assurer quand même la mission qui leur était confiée, donnant ainsi un bel exemple d'audace et de dévouement. Forcés d'atterrir par suite du mauvais fonctionnement du moteur, ont lutté avec la dernière énergie, malheureusement sans succès, pour tenter de rejoindre les lignes françaises.

Le 51^e Régiment d'Infanterie : sous le commandement du lieutenant-colonel **ERION**, a enlevé d'un seul élan une impor-

tante position allemande fortement organisée, en a chassé les défenseurs avec une bravoure et une énergie qui ont fait l'admiration de toutes les troupes du secteur, s'est installé sur la position conquise et a résisté obstinément pendant plusieurs jours aux contre-attaques acharnées de renforts ennemis.

Capitaine COUTAZ-REPLAND, 148^e d'infanterie : ayant dû, à la suite d'une blessure, séjourner dans une ville occupée par les Allemands, a réussi à échapper à leurs recherches. A fait preuve d'un sang-froid et d'une ténacité remarquables, en traversant des régions occupées par l'ennemi, pour revenir en France reprendre le commandement de son unité.

Sous-lieutenant LEMOINE, 148^e d'infanterie : s'est fait glorieusement tuer en entraînant sa section à travers un barrage de feu établi par l'artillerie ennemie.

Sous-lieutenant VALETTE, 148^e d'infanterie : appartenant à l'armée territoriale, avait demandé à venir sur le front. Tué en portant sa section en avant sous un feu très violent.

Sous-lieutenant DELCOURT, 148^e d'infanterie : tous les officiers de sa compagnie ayant été mis hors de combat, a pris le commandement de son unité et l'a maintenue en position malgré des pertes sérieuses.

LEV, 148^e d'infanterie : est allé sous un feu intense chercher une mitrailleuse dont tous les servants avaient été tués ou blessés.

Lieutenant PARENT, 148^e d'infanterie : a entraîné sa section à l'assaut sous un feu des plus violents, donnant ainsi une nouvelle preuve d'un courage qu'il a fréquemment montré.

Sous-lieutenant VAN LAARHOVEN, 148^e d'infanterie : atteint par une balle à la tête, a conservé le commandement de sa section pendant toute la durée du combat.

Soldat SAINT-HELIER, 21^e d'infanterie : A fait, à plusieurs reprises, preuve d'entrain et de courage en s'offrant comme volontaire pour remplir des missions périlleuses. A été tué au cours d'une patrouille en attaquant à la baïonnette un poste allemand d'un effectif supérieur.

Adjudant GREMAZY, 5^e d'infanterie : Mortellement frappé, est tombé en disant à sa troupe : « Ne me plaignez pas, c'est pour la France ».

Sergent THELAMON, 5^e d'infanterie : Ayant pris le commandement de sa section dont le chef venait d'être mis hors de combat et étant lui-même blessé, a entraîné deux fois de suite sa troupe à l'assaut.

Sergent CANY, 5^e d'infanterie : a donné constamment des preuves de son courage et de son entrain ; a été blessé en entraînant sa demi-section à l'assaut.

Soldat LEQUESNE, 5^e d'infanterie : a entraîné ses camarades à l'assaut. Tombé grièvement atteint, a continué à les encourager et à les exciter au combat.

Soldat FOURNIER, 5^e d'infanterie : a participé comme volontaire à une patrouille chargée de couper les défenses accessoires de l'ennemi ; a atteint les fils de fer des tranchées allemandes et s'y est maintenu sous un feu violent qui a tué tous ses camarades de patrouille.

Chef de bataillon HENNETON, 5^e d'infanterie : a conduit sous un feu d'une violence extrême son bataillon à l'attaque d'une position ennemie, a eu tout son personnel de liaison mis hors de combat à côté de lui et n'a cessé de donner le plus bel exemple d'énergie et de courage.

Capitaine CREN, 5^e d'infanterie : bien que commandant une unité qui ne participait pas au combat, s'est mis à la tête des premiers éléments de la troupe d'assaut pour les diriger, sous un feu très violent, à travers le réseau des défenses accessoires.

Capitaine MOLLINIER, 5^e d'infanterie : s'est mis en tête de sa troupe pour la porter à l'assaut et s'est maintenu sur le terrain conquis sous un feu meurtrier jusqu'au moment où il a été grièvement atteint.

Lieutenant BOURDARIE, 5^e d'infanterie : grièvement frappé à la tête de sa section, a refusé de se laisser emporter et, jusqu'à son dernier souffle, a encouragé ses hommes à se porter en avant.

Sous-lieutenant FERLUT, 5^e d'infanterie : a maintenu sa troupe pendant toute une journée sur le terrain conquis, malgré un feu qui lui faisait subir des pertes sensibles.

Sous-lieutenant BLARY, 5^e d'infanterie : blessé lui-même à la tête, est resté toute la journée sous un feu violent auprès de son capitaine grièvement blessé qui ne pouvait être évacué avant la nuit.

Sous-lieutenant territorial RODAT, affecté au 5^e d'infanterie : voyant ses hommes hésiter à sortir d'une tranchée soumise à un violent bombardement, s'est élancé en avant pour leur donner l'exemple et a été tué sur le parapet de sa tranchée.

Sous-lieutenant de territoriale HIRIART, affecté au 5^e d'infanterie : a entraîné sa section à l'assaut à travers un terrain découvert battu par les feux les plus intenses. A été blessé grièvement.

Aspirant OSMONT, 5^e d'infanterie : frappé mortellement au moment où il se dépensait sans compter pour suppléer son capitaine qui venait d'être mis hors de combat.

Sergent TALDIR, 5^e d'infanterie : sous-officier de l'armée territoriale, s'est toujours fait remarquer par une bravoure exceptionnelle. Mortellement frappé en entraînant sa section à l'assaut, est tombé en criant : « En avant ! »

Sergent MORIZE, 39^e d'infanterie : est sorti de la tranchée en plein jour pour ramener un blessé tombé à 150 mètres en avant de nos lignes.

Soldat HELBOURG, 39^e d'infanterie : s'est porté, sous un feu violent, au secours de son lieutenant grièvement blessé.

Soldat AUBRIN, 3^e d'infanterie : blessé au bras n'a pas voulu quitter sa place et a continué à participer au combat.

Soldat LESAUT, 39^e d'infanterie : s'est porté au secours de son chef de section blessé et l'a transporté dans nos lignes sous un feu violent.

Capitaine BELLEMIER-BRIDAT, 39^e d'infanterie : blessé une première fois, a rejoint sa compagnie à peine guéri ; a été grièvement blessé une deuxième fois en entraînant son unité à l'assaut.

Capitaine FRUCHAUD, 39^e d'infanterie : gravement atteint au cours d'une attaque, a continué à porter sa compagnie à l'assaut au cri de : « En avant, pour la France ! »

Lieutenant LUDGER, 39^e d'infanterie : a constamment donné des preuves de bravoure et d'allant. A été grièvement blessé en tête de sa compagnie qu'il entraînait à l'assaut.

Lieutenant DALGER, 39^e d'infanterie : a, sous un feu violent, entraîné sa section en lui donnant le plus bel exemple de bravoure et de sang-froid.

Sous-lieutenant MAUGRAS, 39^e d'infanterie : très gravement atteint en portant en avant sa troupe sous un feu de mitrailleuses intense.

Sous-lieutenant CAREL, 39^e d'infanterie : atteint d'une première blessure, a conservé le commandement de sa section jusqu'au moment où il est tombé mortellement frappé.

Sous-lieutenant DUTOIT, 39^e d'infanterie : a toujours eu une très belle attitude au feu ; tué en entraînant à l'assaut sa section à laquelle il a constamment donné un bel exemple d'intrepidité.

Sous-lieutenant LAUCETTE, 74^e d'infanterie : placé à la tête des pionniers, leur a toujours donné l'exemple du courage ; atteint d'une blessure, a continué néanmoins à assurer son service.

Adjudant GRANIER, 39^e d'infanterie : a sauté le premier dans une tranchée allemande et a abattu un capitaine qui se trouvait devant lui. A été mortellement frappé.

Adjudant BURGUN, 39^e d'infanterie : blessé en entraînant sa section à l'assaut, en a conservé le commandement jusqu'au moment où il est tombé mortellement frappé.

Soldat PETIT, 39^e d'infanterie : est sorti trois fois de suite de sa tranchée pour aller sous le feu des Allemands et en plein jour, chercher successivement un blessé, une mitrailleuse, et le corps d'un sous-officier.

Lieutenant RAYMONDAUD, 7^e chasseurs à cheval : ayant été blessé, a rejoint le front sans attendre sa guérison complète ; a participé dans les conditions les plus brillantes avec sa section de mitrailleuses à une attaque d'infanterie ; ayant eu ses deux pièces mises hors de service, a maintenu toute la journée sa troupe sous le feu le plus violent.

Caporal LEMIERE, 5^e d'infanterie : a fait preuve de courage et de sang-froid dans le commandement d'un petit poste placé en embuscade, a laissé approcher une patrouille ennemie à courte distance et l'a attaquée à la baïonnette.

CITATIONS

(Suite.)

Soldat MOREL, 7^e chasseurs à cheval : a fait preuve de courage et d'entrain au cours d'un combat auquel sa section de mitrailleuses participait ; a été grièvement blessé.

Lieutenant VIGNERON, 22^e d'artillerie : a fait preuve d'une rare énergie et d'un grand sang-froid en dirigeant pendant trois heures, sous un feu violent et continu, le tir et le ravitaillement de sa batterie.

Sergent MESNARD, 3^e génie : blessé très grièvement en entraînant ses hommes à l'attaque, a refusé de se laisser évacuer et a continué à encourager ses soldats ; est mort peu après des suites de sa blessure.

Sergent LAHUMIERE, 3^e génie : a entraîné ses sapeurs jusqu'aux défenses accessoires ennemies, les y a maintenus jusqu'à la nuit sous un feu violent et ne s'est repêché qu'après avoir pu ramener ses blessés.

Capitaine POIDEBAUD, à l'état-major d'une division d'infanterie : officier d'état-major possédant de belles qualités d'intelligence, de jugement et d'initiative, et dont la bravoure s'est manifestée dans les différents combats auxquels il a pris part depuis le début de la campagne.

Lieutenant-colonel PUIET, 42^e d'artillerie de campagne : les liaisons téléphoniques de son poste de commandement ayant été interrompues, n'a pas hésité, pour se porter auprès de son chef, à traverser une zone battue par des feux d'artillerie intenses ; a été tué au cours de ce mouvement.

Canonier MAILLARD, 22^e d'artillerie : un éboulement s'étant produit dans le local du téléphone, est resté à son poste, enfoui jusqu'à mi-corps, continuant à assurer la transmission des ordres du capitaine commandant.

Sapeur COOLEN, 3^e génie : chargé de précéder une colonne d'attaque pour détruire les défenses accessoires, a exécuté sous un feu intense cette mission au cours de laquelle il a trouvé la mort.

Clairon POLINE, 21^e d'infanterie : est allé chercher en plein jour, sous le feu de l'ennemi et à quelques mètres de ses tranchées, le corps d'un camarade tué au cours d'une patrouille.

Caporal SCHLUSSEL, 21^e d'infanterie : dans l'assaut d'une position ennemie, a pénétré dans un puits de mine, désarmé l'Allemand qui s'y trouvait et coupé les fils de mise de feu.

Caporal ALLAIN, 21^e d'infanterie : ne s'est décidé à quitter les tranchées conquises que son unité évacuait, qu'après le repliement de tous les hommes de son escouade ; a été atteint de quatre blessures en se retirant.

Soldat MOUTARDE, 21^e d'infanterie : s'est emparé avec l'aide d'un camarade du génie, d'une mitrailleuse ennemie après avoir tué l'Allemand qui la servait. A rapporté la pièce dans nos lignes.

Soldats HUET et HEURTANT, 21^e d'infanterie : ont fait preuve du plus grand courage en se portant à l'attaque d'une tranchée ennemie ; ont été mortellement atteints au cours de cette attaque.

Soldat HEBERT, 21^e d'infanterie : a pris part à de nombreux combats au cours desquels il a donné de nombreuses preuves de courage et de son mépris du danger ; s'est encore signalé au cours d'une attaque particulièrement dure contre une tranchée ennemie.

Lieutenant de réserve ADRIAN, 23^e d'infanterie : a donné sans cesse, depuis le début de la campagne, des preuves de courage et de sang-froid ; a été tué en entraînant sa section à une contre-attaque.

Adjudant SITTLE, 133^e d'infanterie : médaillé militaire pour fait de guerre, chevalier de la Légion d'honneur pour sa brillante conduite au feu, est tombé frappé au cœur en entraînant sa section à l'assaut.

Adjudant-chef PIERRE, 23^e d'infanterie : s'est fait remarquer depuis le début de la campagne par son entrain, son courage, sa ténacité. A été mortellement blessé à la tête de sa section qu'il maintenait énergiquement sous un feu intense.

Sergent-major ARMAND-GAILLAN, 23^e d'infanterie : a enlevé avec entrain et courage sa section à une contre-attaque ; a été tué à la tête de son unité.

Caporal WASBAUER, 23^e d'infanterie : Alsacien, engagé volontaire pour la durée de la guerre, caporal d'une rare bravoure, risquant chaque jour sa vie, sérieusement blessé le 24 août, est revenu, à peine guéri, sur le front. Tué le 27 janvier contre les tranchées ennemies.

Lieutenant-colonel AYNE, 334^e d'infanterie : officier supérieur très distingué, d'une bravoure au-dessus de tout éloge, ayant au plus haut point le sentiment du devoir. Le 25 janvier, a conduit son régiment à une attaque de nuit dans des conditions difficiles, donnant à tous le plus bel exemple d'énergie et de persévérance ; blessé mortellement à son poste de combat, le 29 janvier.

Sous-lieutenant de réserve MOUTON, 71^e d'infanterie : le 21 février, une tranchée anglaise ayant été bouleversée par une mine, ainsi que notre poste d'écoute voisin, s'est courageusement porté, de la compagnie de réserve au point le plus menacé. Bien que légèrement blessé et ayant subi de sérieuses pertes, a victorieusement défendu l'entrée du boyau d'accès contre des attaques répétées toute la journée par les Allemands.

Sergent SPERRY et **caporal VERGNIAUD**, 71^e d'infanterie : glorieusement tués en entraînant leurs hommes en une vigoureuse contre-attaque.

Maréchal des logis RIVIER, 33^e d'artillerie : sous-officier dont l'intelligence, le zèle et le courage peuvent être donnés en exemple ; s'est distingué en maintes occasions depuis le début de la campagne ; s'est offert spontanément, le 19 février, alors que les lignes téléphoniques étaient coupées par la mitraille, pour aller, sous les balles et les obus, chercher des renseignements au poste d'observation dans la tranchée.

Canonier GAILLARD, 33^e d'artillerie : serviteur irréprochable aussi courageux que modeste. Affecté au service d'une pièce particulièrement exposée, a demandé à ne pas être relevé de ce poste où il sert depuis deux mois entiers sous un bombardement incessant. Blessé le 19 février, est allé se faire panser, puis est revenu immédiatement reprendre son poste sous les obus.

Canonier BRICAUD, 33^e d'artillerie : s'est distingué à maintes reprises par son calme et son courage ; le 19 février, les obus ayant coupé la ligne téléphonique du poste d'observation à la batterie, est allé trois fois la réparer, puis, ne pouvant rétablir la communication, est allé jusqu'à la tranchée, sous les balles, chercher les renseignements qu'il a rapportés à la batterie.

Sous-lieutenant QUAIS, 77^e d'infanterie : au moment où une mine ennemie explosait dans une tranchée voisine, s'est porté en renfort sans la moindre hésitation, entraînant toute sa section par son allure superbe malgré un feu d'infanterie des plus violents.

Adjudant MISANDEAU, 77^e d'infanterie : a enlevé sa section sous un feu violent d'infanterie, avec un courage au-dessus de tout éloge. A été tué en se portant avec elle en renfort d'une compagnie menacée.

27^e Régiment d'Infanterie : les 16 et 17 février, entraîné par son chef, le lieutenant-colonel ROUSSEL, s'est porté à l'assaut d'un village fortifié où il a réussi à pénétrer et malgré de lourdes pertes a pu conserver le cimetière et les tranchées aux abords d'un village enlevé dans le premier élan.

Sous-lieutenant FUMEY, 232^e d'infanterie : blessé de deux balles au moment où, debout sous un feu intense d'artillerie, il assurait le départ en avant des fractions de sa compagnie.

Adjudant ARBELLOT DE ROUFFIGNAC, 232^e d'infanterie : tué le 14 février, en entraînant sa section dans des circonstances particulièrement difficiles.

Soldat FERRAND, 232^e d'infanterie : sous un feu violent d'artillerie, a assuré avec le plus grand courage la transmission des ordres jusqu'à ce qu'une balle lui ayant traversé le bras, il dut quitter sa place après avoir salué ses chefs et gaiement bu à leur santé.

Sous-lieutenant MAUCOURT, 277^e d'infanterie : s'est porté avec un entrain remarquable à l'assaut. Tué à la tête du groupe d'hommes qu'il commandait.

Sous-lieutenant DUDIT, 277^e d'infanterie : a maintenu sa section sous le feu violent d'une mitrailleuse qui prenait de flanc. Tué à la tête de ses hommes.

Sous-lieutenant CHAUCHEAU, 277^e d'infanterie : a conduit avec un grand courage sa section à l'attaque d'un village fortifié. Tué à la tête de ses hommes.

Adjudant ANDREAU, 277^e d'infanterie : a entraîné sa section à l'assaut d'un village fortifié, avec le plus grand courage et le plus grand sang-froid. Tué en combattant dans le village.

Sergent-major RENOUX, 277^e d'infanterie : depuis le commencement de la campagne, a montré le plus grand courage et le plus grand sang-froid en toutes circonstances. Tué à l'assaut d'un village fortifié.

Sergents COLAISSEAU et CHARBONNIER, 277^e d'infanterie : ont entraîné leurs hommes avec le plus grand courage à l'assaut d'un village fortifié, sont tombés mortellement frappés alors qu'ils tentaient d'y pénétrer par une entrée barricadée.

Sergent CHAILLOU, 277^e d'infanterie : blessé une première fois, est revenu sur le front. S'est brillamment conduit les 15 et 16 février. Tué en montant à l'assaut d'un village fortifié.

Sergent VERITE, 277^e d'infanterie : blessé une première fois, est revenu sur le front. S'est brillamment conduit les 15 et 16 février. Tué en montant à l'assaut d'un village fortifié.

Lieutenant BABB, 314^e d'infanterie : étant grièvement blessé par un obus, a trouvé la volonté et l'énergie de communiquer quand même le renseignement urgent qu'il voulait téléphoner.

Sous-lieutenant BOURLIER, 314^e d'infanterie : s'est distingué tout particulièrement en entraînant héroïquement sa troupe à l'assaut de retranchements ennemis pendant un combat de nuit et a réussi à s'installer à 30 mètres des retranchements. Mortellement atteint au cours de cet engagement.

Sous-lieutenant MOSCEREAU, 314^e d'infanterie : ayant pénétré avec sa compagnie dans des retranchements ennemis, s'y est maintenu au contact immédiat, malgré les pertes très sérieuses, pendant quatre jours et trois nuits.

Adjudant-chef LAURENDEAU, 314^e d'infanterie : a conduit brillamment à l'attaque sa section contre des retranchements ennemis ; blessé en entraînant ses hommes.

Sergent-major SOUCHE, 314^e d'infanterie : a tenu au feu la plus brillante attitude, se plaçant toujours avec un courage au-dessus de tout éloge, au poste le plus périlleux. A pu ainsi maintenir ses hommes sous un feu violent.

Sergent DORAY, 314^e d'infanterie : au cours d'assauts successifs a maintenu pendant trois jours, sous un feu violent, l'aile droite de sa compagnie et a réussi, malgré une résistance désespérée de l'ennemi, à faire avancer sa section jusque dans un boyau des retranchements ennemis. Est allé, à maintes reprises, lancer des grenades à main jusque dans les tranchées ennemies.

Caporal SOULARD, 314^e d'infanterie : presque seul, a défendu pendant toute une nuit l'entrée d'un boyau communiquant avec les tranchées ennemies. Grâce à son courage et à son énergie, a aidé puissamment au maintien de nos positions.

Chef de bataillon DOUMERC, 325^e d'infanterie : quoique très souffrant, a quitté son lit pour se porter à l'attaque d'un ouvrage occupé par l'ennemi, y a pénétré et, grâce à son énergie, a conservé la partie conquise en maintenant à son poste et réussissant à la faire progresser dans une lutte sans répit de quatre jours et trois nuits, une troupe inférieure en nombre et éprouvée par des pertes très sérieuses.

Capitaine COCHIN, 325^e d'infanterie : ayant pénétré avec une partie de sa compagnie dans un ouvrage occupé par l'ennemi, y a progressé pied à pied pendant une journée, et, séparé de sa troupe au cours de la lutte, a succombé en luttant héroïquement.

Sous-lieutenant DUFUMIER, 325^e d'infanterie : belle attitude au feu ; durant quatre jours et trois nuits et dans les conditions les plus périlleuses, a contribué de la manière la plus efficace au maintien du moral de la troupe très éprouvée, avec laquelle il se trouvait.

Sous-lieutenant GOISLARD, 325^e d'infanterie : tué en entraînant sa section à l'assaut d'une tranchée allemande sous un feu violent d'infanterie et d'artillerie.

Sous-lieutenant BODARD, 6^e génie : pris sous l'effondrement d'un abri et blessé à la tête, a continué avec la plus grande énergie à donner des ordres pour le dégagement par les hommes présents de quelques camarades ensevelis sous les décombres, demandant qu'on ne s'occupât de lui qu'après avoir dégagé les autres.

Soldats BUDIN et BIANCHI, 22^e d'infanterie : ont entraîné leurs camarades en se jetant les premiers dans une tranchée allemande.

Soldat BUTTAY, 23^e d'infanterie : en sentinelle sur un arbre, blessé par un éclat d'obus et tombé sur le sol, a continué à observer sans se plaindre jusqu'à ce qu'il ait été relevé ; est mort le lendemain des suites de sa blessure.

Aspirant GAUTIER, 5^e d'infanterie : a demandé à prendre le commandement d'une troupe de volontaires chargée d'une mission périlleuse ; blessé dès le début a cependant conduit sa troupe avec un courage exceptionnel jusqu'à la position ennemie devant laquelle il est tombé glorieusement.

Soldat GES, 5^e d'infanterie : s'est offert comme volontaire pour participer à un coup de main, contre une tranchée allemande ; très grièvement blessé n'a cessé de faire le coup de feu avec son détachement qu'il n'a pas abandonné. Est mort quelques instants après être rentré dans nos lignes.

Soldat PEYRAS, 5^e d'infanterie, et soldat TAELEMAN, 14^e d'infanterie : ont participé comme volontaires à un coup de main exécuté contre une tranchée allemande. Bien que grièvement atteints ont fait preuve du plus grand courage en ne cessant de combattre pied à pied pendant le mouvement de repli de leur détachement.

Capitaine BASTIT, 34^e d'infanterie : blessé au bras et pansé sommairement, a continué à marcher en tête de sa compagnie, la tunique enlevée et le bras en écharpe ; est tombé quelques minutes après, mortellement frappé par une balle, au moment où il s'écriait : « En avant, tapons dur ! »

Sergeant BLANCHARD, soldats MÉTIER et PÔTELUNE, 6^e d'infanterie : étant au repos, ont demandé l'autorisation d'aller chercher, à une quarantaine de mètres de l'ennemi, une mitrailleuse allemande abandonnée qu'ils avaient aperçue quelque temps auparavant en patrouillant. Sy sont rendus la nuit. Ont réussi, après un long travail, malgré la proximité des Allemands et les difficultés d'un terrain coupé d'inondations, à retirer cette mitrailleuse et à l'apporter dans nos lignes. Ont ainsi donné un très bel exemple d'initiative, de hardiesse et de courage.

Soldat DOMERGUE, 7^e d'infanterie : a essayé, à trois reprises différentes, de ramener dans la tranchée un camarade qui venait d'être grièvement blessé et qui était tombé en terrain battu complètement par les balles d'une tranchée ennemie située à moins de 100 mètres de cet endroit. A réussi, à la troisième reprise, s'exposant à un tel point qu'une balle lui traversa une cartouchière, fit exploser deux cartouches à l'intérieur, ne lui occasionnant fort heureusement qu'une blessure légère. N'est allé se faire soigner qu'après en avoir reçu l'ordre de son commandant de compagnie.

Soldat GUILPIN, 18^e chasseurs : le 17 février, a fait preuve de beaucoup de courage et de sang-froid en exécutant une reconnaissance très délicate sur les tranchées ennemies, a été blessé très grièvement à la poitrine au cours de cette reconnaissance.

Lieutenant D'ANDURAIN, 8^e dragons : très brillante conduite le 20 septembre, au cours d'une reconnaissance. A mis pied à terre avec un seul homme pour reconnaître de plus près les lisières d'un village occupé par l'ennemi. Grièvement blessé, a pu, grâce à son énergie, échapper aux cyclistes ennemis et rapporter des renseignements précieux.

LE DÉTACHEMENT DE LA 17^e COMPAGNIE DU 349^e D'INFANTERIE, commandé par le sous-lieutenant de réserve LEMOINE : le 14 février, au cours d'une reconnaissance dans un terrain difficile, s'est heurté à une compagnie allemande à laquelle il a fait subir des pertes sensibles. Puis, brillamment entraîné par le chef de section et les gradés, s'est ouvert à la baïonnette un passage dans les rangs de l'ennemi qui n'a pas osé le poursuivre.

Sous-lieutenant de réserve LEMOINE, 349^e d'infanterie : n'a cessé, depuis le début de

la campagne, de faire preuve de courage et d'entraîn. sollicitant comme un favori les missions périlleuses. Le 14 février, étant en reconnaissance avec sa section dans un terrain difficile, s'est heurté à une compagnie ennemie, lui a fait subir des pertes sensibles, puis a entraîné sa section à la baïonnette pour s'ouvrir un passage dans les rangs de l'ennemi qui n'a pas osé le poursuivre.

Sergeant GAUME, 349^e d'infanterie : blessé au cours de l'engagement du 14 février en entraînant ses hommes dans une attaque à la baïonnette et ne pouvant plus marcher n'a cessé de les encourager en leur criant : « Allez-y les gars, à la baïonnette ! » jusqu'au moment où une nouvelle balle l'a frappé mortellement.

Sergeant BOUTON, 349^e d'infanterie : a contribué par son exemple et son énergie, à entraîner ses hommes dans une attaque à la baïonnette contre un ennemi quatre fois supérieur en nombre ; blessé grièvement s'est relevé trois fois pour tirer sur l'ennemi et encourager ses hommes jusqu'au moment où il est tombé pour ne plus se relever.

Caporal VARAMBON, 349^e d'infanterie : au combat du 14 février, a brillamment contribué à entraîner les tirailleurs en avant contre un ennemi supérieur en nombre. Blessé d'une balle en pleine poitrine, s'est relevé pour décharger une dernière fois son arme, sur l'ennemi. Est ensuite tombé pour ne plus se relever.

Soldat VALENTIN, 349^e d'infanterie : s'est élancé à la baïonnette, le 14 février, à travers une compagnie ennemie, a entraîné ses camarades en leur criant : « En avant ! c'est pour la France ! » A été grièvement blessé.

Soldat SAGET, 349^e d'infanterie : grièvement blessé, le 14 février, au moment où il entraînait ses camarades à la baïonnette au travers d'une compagnie ennemie en leur criant : « En avant les copains ! »

Soldat BOUTONNET, 30^e d'infanterie : le 8 février, étant en patrouille et ayant été blessé, a dit à ses camarades : « Je n'ai rien, du courage, en avant ! » Amputé du bras droit à la suite de sa blessure. Depuis le début de la campagne n'avait cessé de faire preuve du plus réel courage et d'une ardeur dignes d'éloges.

LÉGION D'HONNEUR

Sont nommés dans la Légion d'honneur :

Au grade de chevalier.

Capitaine GALLET, 3^e de marche de tirailleurs : n'a cessé pendant toute la campagne de montrer une énergie et une bravoure remarquables. Blessé le 20 septembre, il a refusé de se laisser évacuer et a été cité à l'ordre de la division pour sa brillante conduite.

Capitaine HERSCHER, état-major d'une division d'infanterie : a rendu de très remarquables services à l'état-major de la division depuis le début de la campagne jusqu'au 20 octobre, jour où il a été très grièvement blessé au cours d'une reconnaissance exécutée en avant de nos lignes.

Lieutenant GUILLEMAUT, 10^e d'artillerie : le 29 août, à l'attaque d'un village, s'étant trouvé sous le feu des obusiers, a continué à remplir ses fonctions avec calme, a été atteint par un projectile qui lui a cassé le bras et fracturé la jambe en deux points ; a été amputé de la jambe droite. A fait preuve, au moment où il a été blessé, du plus beau sang-froid.

Sous-lieutenant BECHMANN, 350^e d'infanterie : a donné depuis le début de la campagne le plus bel exemple de courage et d'énergie. A été blessé très grièvement le 22 février, en allant vérifier les réseaux de fils de fer placés en avant de ses tranchées, par une balle qui lui a broyé la rotule.

Sergeant LANG, 10^e bataillon de chasseurs : son chef de section ayant été blessé depuis le début de l'action, a pris immédiatement le commandement de sa section, l'a exercé avec la plus grande bravoure, le plus grand mépris du danger et avec une grande habileté. A fait subir des pertes sérieuses à l'ennemi. Déjà médaillé militaire pour actions d'éclat accomplies au cours de la guerre actuelle. Modèle de bravoure et d'énergie.

Sous-lieutenant de réserve MANAUT, 39^e rég. d'infanterie : s'est vaillamment comporté dans les combats des 12, 16 et 17 septembre. Grièvement blessé le 17.

Lieutenant GOURSARD DE MERLIS, 34^e rég. d'infanterie : très belle attitude sur le champ de bataille, le 29 août, où il a été très grièvement blessé par une balle au thorax et à la jambe droite. Gardera probablement une impotence fonctionnelle de l'extension du pied droit.

Sous-lieutenant ROUX, 34^e d'infanterie : très belle attitude au feu. A été grièvement blessé, le 13 septembre, par une balle à l'aîne gauche. Sous-lieutenant GRISON, 34^e d'infanterie : très belle attitude au feu. A été très grièvement blessé par une balle au cou, au cours du combat du 13 septembre 1914.

Lieutenant de réserve MASSENET, 24^e d'artillerie : évacué le 23 novembre, à la suite d'un accident, a demandé avec insistance à rejoindre sur le front, son régiment et a été blessé très grièvement le 10 février à son poste de commandement sur une position avancée.

Lieutenant SAUVAJON, 6^e bataillon de chasseurs : officier remarquable par sa bravoure, son entraînement et son audace qui lui ont déjà valu une citation à l'ordre de l'armée. Blessé au début de la campagne, a repris sa place à peine guéri. A commandé les compagnies de première ligne à l'assaut d'un ouvrage ennemi, et a déployé dans ce commandement, une vigueur et un élan à propos qui ont procuré un succès complet.

Capitaine REYNET, 53^e bataillon alpin de chasseurs : commandant son bataillon depuis le 14 octobre, a été blessé le 19 janvier en se portant à l'attaque à la tête d'une de ses unités.

Sous-lieutenant MAURIN, 53^e bataillon alpin de chasseurs : a fait preuve au cours de la campagne de la plus belle énergie. Blessé une première fois le 26 septembre, est revenu au corps depuis le 9 janvier. S'est distingué tout particulièrement aux combats des 19, 20 et 21 janvier. Blessé légèrement a rendu compte à son commandant de bataillon qu'il conservait le commandement de sa compagnie. Un instant après, en conduisant son unité à l'assaut, a eu le bras droit fracturé par une balle, blessure nécessitant l'amputation.

Capitaine LEMAYEUR, 13^e bataillon alpin de chasseurs : blessé le 3 septembre, est revenu prendre le commandement de sa compagnie le 11 décembre. A été de nouveau blessé le 20 janvier, en conduisant sa compagnie à l'assaut d'une position fortifiée.

Capitaine DIDIO, 13^e bataillon alpin de chasseurs : a coopéré brillamment à la prise d'un convoi de division bavaroise. Le 27 août, détaché à plusieurs reprises avec sa compagnie, s'est toujours fait remarquer par son activité et son énergie ; cotisationné le 5 janvier par un éclat d'obus, a refusé de se laisser évacuer. Blessé grièvement au bras le 20 janvier, en conduisant sa compagnie à l'assaut d'une position fortifiée, n'a quitté sa compagnie qu'après avoir parcouru les rangs et encouragé ses hommes.

Capitaine BONNET DE LA TOUR, 13^e bataillon alpin de chasseurs : n'a cessé de montrer depuis le début de la campagne les plus brillantes qualités de vigueur, d'entraîn et de courage. A exécuté, à la tête de sa compagnie, six fois l'assaut d'une position fortifiée.

Sous-lieutenant de réserve NAVELLO, 13^e bataillon alpin de chasseurs : officier actif et courageux, a dans des circonstances particulièrement difficiles et sous le feu violent de mitrailleuses, entraîné brillamment sa section six fois à l'assaut d'une position fortifiée.

Capitaine LAFFITTE-ROUZET, commandant la 7^e batterie d'artillerie d'une division d'infanterie (15^e d'artillerie) : a montré une énergie remarquable pendant toute la campagne ; souffrant depuis plusieurs mois, s'est toujours refusé à quitter le commandement de sa batterie. Le 17 février, son poste d'observation étant soumis à un bombardement violent d'artillerie lourde, y a été à moitié enseveli, contusionné sous les décombres et n'a consenti à se laisser emporter qu'après avoir donné à son lieutenant toutes les données des tirs à exécuter au cours de l'attaque engagée.

Sous-lieutenant COULMONT, 34^e d'infanterie : belle conduite au feu à différents combats où il a entraîné sa section en bousculant l'ennemi. A déjà été cité à l'ordre de

l'armée. A déjà été cité à l'ordre de l'armée pour avoir, le 6 septembre dernier, quoique blessé, sauvé son chef de bataillon ; le 20 février, a eu une partie de la mâchoire fracturée, en se jetant le premier dans la tranchée.

Chef de bataillon OGIER DE BAULNY, 115^e d'infanterie : commandant un bataillon de soutien, a montré la plus grande vigueur en entraînant immédiatement à la suite du bataillon d'attaque assurant ainsi et malgré le mélange des unités, l'enlèvement d'une position fortement organisée et tenue.

Capitaine MIENEZ, 115^e d'infanterie : blessé une première fois, est revenu au front. A été blessé une seconde fois le 19 février au moment où il portait sa compagnie à l'appui vigoureux de la première ligne.

Capitaine COLCANAP, 115^e d'infanterie : a vigoureusement mené sa compagnie à l'assaut d'un point d'appui fortement organisé et tenu. Est resté à sa tête quoique souffrant fortement d'une ancienne blessure et n'a été évacué qu'à la dernière limite de ses moyens.

Lieutenant DE FRANQUEVILLE, 115^e d'infanterie : blessé et revenu sur le front a donné par son attitude un bel exemple en entraînant sa compagnie sous un feu meurtrier d'infanterie et d'artillerie à l'assaut d'une position fortement défendue.

Lieutenant de réserve CADORET, 115^e d'infanterie : officier de réserve pouvant servir d'exemple par sa grande valeur. Énergique, ferme et courageux, véritable entraîneur d'hommes, a concouru brillamment à l'enlèvement d'une position fortement organisée et tenue. A fait perdu son capitaine, blessé. L'a été lui-même.

Sous-lieutenant BELLEFAIX, 115^e d'infanterie : a eu une attitude merveilleuse et une influence remarquable sur sa compagnie pendant l'assaut, l'organisation et les contre-attaques d'une position chèrement conquise. A fait perdu son capitaine pendant l'assaut.

Médecin-major RAULT, 115^e d'infanterie : médecin remarquable par son inaltérable sang-froid et son infatigable dévouement comme pour la grande confiance qu'il inspire aux blessés qu'il va chercher lui-même sur la ligne de feu. Fait l'admiration des combattants eux-mêmes.

Capitaine OZON, 130^e d'infanterie : a pris le commandement d'un bataillon, en remplacement du chef de bataillon blessé au cours d'une attaque le 19 février, sur des tranchées ennemies, y a montré les qualités d'énergie, d'entraîn et de bravoure dont il a toujours fait preuve depuis son arrivée sur le front. A été blessé au cours de l'attaque.

Capitaine MAILLEFERT, 115^e d'infanterie : revenu sur le front après une première blessure et incomplètement remis, a reçu une seconde blessure le 17 décembre. Commande parfaitement sa compagnie à laquelle il a donné en toutes circonstances l'exemple du sang-froid et du courage.

Médecin-major DAIREAUX, 124^e d'infanterie : a fait preuve depuis le début de la guerre d'un dévouement infatigable et d'une compétence admirée par tous ceux qui l'ont vu à l'œuvre. Dans des circonstances toujours difficiles et souvent périlleuses, il a su exercer ses fonctions dans les meilleures conditions et sans jamais se laisser rebuter par les difficultés.

Aumônier catholique GRANDIN, groupe de brancardiers d'un corps d'armée : a depuis le début de la campagne, fait preuve d'un dévouement sans égal ; assurant avec un zèle infatigable les fonctions de son ministère, insouciant du danger, cherchant par tous les moyens à soulager les souffrances des blessés s'est multiplié, sous le feu de l'ennemi, dans toutes les circonstances où le groupe de brancardiers de corps a fonctionné.

Lieutenant MANCERON, 4^e cuirassiers : désigné pour exécuter une reconnaissance, cet officier a montré dans l'exécution une grande énergie en n'hésitant pas à traverser à la nage une rivière dont tous les passages étaient gardés par l'ennemi et en pénétrant dans les lignes ennemies à une distance de 20 kilomètres ; a essayé ensuite par tous les moyens, même en se déguisant en civil, au risque d'être fusillé comme espion, de rejoindre les lignes françaises. Prisonnier, a cherché immédiatement à s'évader ; a réussi son évasion au péril de sa vie et au prix des plus dures épreuves physiques. A peine ren-

tré en France, a demandé à revenir sur le front.

Capitaine MERLANT, 173^e d'infanterie : commandant d'une ligne dont quelques tranchées avaient été enlevées, par une attaque soudaine et violente de l'ennemi et blessé grièvement à l'épaule, a tenu, avant d'aller se faire panser, à commander et à diriger une contre-attaque, dont le résultat a été de reprendre toutes les tranchées perdues.

Lieutenant MINGAL, état-major de l'artillerie d'un corps d'armée : au cours des combats des 17, 18, 19 et 20 février, a rendu les plus signalés services en survolant les lignes ennemies, situant les batteries ennemies en action, contrôlant les tirs des contre-batteries et permettant ainsi à nos batteries lourdes de prendre à partie seize batteries allemandes de gros calibre.

Capitaine PICARD, service aéronautique d'une armée : a donné, depuis son arrivée, une vigoureuse impulsion à l'instruction des observateurs. Leur a donné l'exemple en exécutant des reconnaissances souvent périlleuses (le 28 janvier, éclat d'obus dans l'appareil, le 4 février l'hélice de l'appareil se brise à 200 mètres) au cours desquelles il n'a cessé de montrer un calme remarquable et un complet mépris du danger. Officier énergique et plein d'entraîn.

Sous-lieutenant de réserve BOURGON, 353^e d'infanterie : s'est porté à la tête de sa section, dans un combat sous bois, à l'assaut d'une ligne de retranchements flanquée de blockhaus ; a pu s'y installer avec une partie de ses hommes en même temps que les soldats ennemis sortant de leurs abris reprenaient leurs postes de combat, à quelques mètres, dans un coffre de mitrailleuses. S'est maintenu isolé, sans espoir de secours, pendant dix-huit heures, sous un feu violent d'infanterie avec projection de grenades et a vu que ses hommes rejetaient sur l'ennemi. S'est replié par ordre, le dernier, après avoir assuré l'évacuation des blessés.

Lieutenant TRISTANI, 7^e bataillon de chasseurs : officier de grande valeur qui s'est dépensé sans compter depuis le début de la campagne. Le 23 janvier, a entraîné sa section à l'attaque sur des pentes neigeuses très raides ; la maintenu pendant toute la journée à proximité du réseau de fils de fer ennemi sous un feu très violent, s'y est organisé et y est resté. Le 27 février, dans une nouvelle attaque, a pris la tête de sa section qu'il a amenée à quelques mètres des tranchées ennemies, où il allait entrer lorsqu'une balle lui a fracturé la cuisse. A demandé à ses hommes de ne pas s'occuper de lui et de continuer l'attaque.

MÉDAILLE MILITAIRE

Sont décorés de la médaille militaire :

Sergeant JULIAN, 163^e d'infanterie : blessé dans sa tranchée par un éclat d'obus qui lui a emporté un genou et brisé l'autre jambe, a refusé de se faire transporter au refuge des blessés avant d'avoir passé le commandement de sa section à un autre sous-officier.

Clairet VERLAQUE, 163^e d'infanterie : atteint dans les tranchées par un éclat d'obus qui lui a brisé les deux jambes, n'a pas voulu que les deux hommes qui l'avaient porté au refuge des blessés, restés auprès de lui en attendant l'arrivée du médecin, les a renvoyés en disant : « Merci de votre aide, mes amis, retournez vite aux tranchées, il y a du travail là-haut. »

Soldat CALVAIRE, brancardier au 163^e d'infanterie : a fait preuve de grand courage et de dévouement en allant, sous un feu violent d'artillerie et d'infanterie ennemies, relever les blessés sur la ligne de feu. Très grièvement blessé en accomplissant sa mission.

Caporal HOLLINGUE, 32^e d'infanterie : s'est élancé le premier à l'attaque d'une tranchée, tuant plusieurs ennemis de sa propre main.

Soldat KERDRANVAT, 77^e d'infanterie : au cours d'une violente attaque ennemie, toute communication téléphonique étant rompue, la liaison par planton étant rendue impossible par le feu intense de l'ennemi, s'est offert pour traverser à la nage un étang afin de porter les ordres de son chef de bataillon. A accompli sa mission sous le feu avec le plus grand courage.

Caporal RICHERT, 31^e d'infanterie : sous le feu violent de l'ennemi, a entraîné à l'assaut d'une position jugée presque inexpugnable quelques soldats qu'il a enflammés par son exemple. A lutté héroïquement contre des forces supérieures dont il a retardé l'offensive, garantissant ainsi le flanc droit des troupes amies ; a tué ou blessé personnellement une dizaine d'Allemands à coups de fusil et de baïonnette.

Sergeant LAURENCEAU, 31^e d'infanterie : s'est conduit sous le feu des mitrailleuses ennemies d'une façon remarquable malgré son état de fatigue très prononcé ; a entraîné sa section en avant malgré l'intensité de ce feu ; a pénétré un des premiers de sa compagnie dans un village réputé presque inexpugnable, y a résisté jusqu'à la dernière extrémité à des forces très supérieures.

Caporal SPETTEL, 31^e d'infanterie : a entraîné à l'assaut d'une position jugée presque inexpugnable, sous le feu violent de l'ennemi, quelques hommes qu'il avait enflammés par son audacieuse bravoure ; a lutté avec la dernière énergie contre des forces très supérieures et a fait plusieurs prisonniers.

Sergeant TAURINYA, génie, compagnie 17/4 : le 21 février, relevant un détachement du génie qui travaillait à l'aménagement d'une tranchée conquise et, se heurtant à une contre-attaque ennemie, fit abriter ses hommes et se porta seul en avant, à découvert, pour prendre le service. Très grièvement blessé.

Adjudant PEYROU, 4^e d'infanterie : lors d'une attaque ennemie, a fait preuve d'audace et d'un remarquable sang-froid, arrêtant l'offensive ennemie grâce à sa belle résistance.

Sergeant PERTHUIS, 5^e d'infanterie coloniale : le 16 février, étant chargé d'occuper avec une demi-section un élément de tranchée isolé, pendant une violente attaque ennemie, a maintenu ses hommes dans un calme parfait, n'a ouvert un feu violent qu'à quelques mètres de l'ennemi marchant groupe, l'a arrêté net à deux reprises et a laissé plus de cinquante cadavres ennemis devant sa demi-section.

Sapeur mineur BONHOTAL, génie, compagnie 28/4 : ayant reçu mission de couper un réseau de fils de fer ennemi, s'y est porté seul, y a fait une brèche en travaillant sur le dos, a été blessé, est revenu se déséquiper pour pouvoir travailler plus commodément, est revenu avec sa cisaille pour toute arme, en vue d'exécuter une nouvelle brèche de 40 mètres, à 30 mètres de la tranchée ennemie, a été blessé à nouveau très grièvement, est enfin rentré par ses propres moyens sans dire qu'il était blessé.

Caporal THIEBAUT, 309^e d'infanterie : chef de patrouille, a fait preuve d'un grand courage et d'une remarquable énergie. Entouré d'ennemis et sommé de se rendre, a répondu par le feu et a continué de combattre jusqu'à ce qu'il fût renversé par une balle qui le frappa en plein visage, lui brisant le nez et lui enlevant un œil.

Sapeur LAHIRE, 28^e bataillon du génie : s'est distingué, à deux reprises, par sa belle conduite ; la première fois en retirant d'un incendie allumé par les projectiles une voiture chargée d'explosifs ; la seconde au combat du 27 janvier, en se portant seul à la lisière d'un bois et tirant avec le plus grand sang-froid et le plus grand calme dans la position de bout, sur les Allemands qui avançaient, tout en encourageant ses hommes par ses goulées. A été blessé d'une balle à l'épaule.

Adjudant LOUIS, 172^e d'infanterie : depuis son arrivée sur le front, s'est révélé comme un sous-officier d'élite. Promu adjudant pour sa belle tenue au feu. Au combat du 27 janvier, marchant résolument en tête de sa section, a coupé lui-même les réseaux de fils de fer de la lisière. A mené le combat contre une tranchée ennemie avec le plus bel entraînement et la plus grande bravoure. Après l'enlèvement de la tranchée, s'est jeté crânement en avant sous un feu meurtrier entraînant sa section pour occuper la lisière extérieure et a été blessé d'une balle qui lui a traversé la tête.

Soldat DUPIN, 172^e d'infanterie : très belle conduite au feu au combat du 27 janvier. Légèrement blessé à la tête n'a pas déclaré sa blessure et a continué le feu, même après le repli de ses camarades. A fait déjà été blessé légèrement et avait tenu la même conduite. Les deux blessures reçues n'étant

que superficielles, n'a pas eu à interrompre son service. A été cité à l'ordre.

Sergent BRISBOUT, 144^e d'infanterie : ayant sollicité l'honneur de faire partie d'un détachement de volontaires chargé d'exécuter un coup de main contre une tranchée allemande et en ayant pris le commandement après la mort de son chef, par sa décision et son énergie, dégagé sa troupe attaquée par des forces ennemies supérieures qu'il a refoulées dans un combat corps à corps au cours duquel il a été blessé.

Soldat LEROUX, 273^e d'infanterie : s'est offert comme volontaire pour poser du fil de fer en avant des tranchées en un point très dangereux à moins de 50 mètres de l'ennemi. Blessé grièvement d'une balle qui lui a traversé la cuisse et qui le rendra à peu près incapable de travailler. (Raccourcissement très sensible de la jambe).

Sergent MARIETTE, 25^e d'infanterie : ayant demandé à commander une patrouille chargée de l'enlèvement d'un blessé, qui, depuis la veille se trouvait à vingt-cinq mètres des lignes allemandes, a conduit sa patrouille avec le plus grand calme et la plus grande bravoure. A réussi dans sa tâche et a ramené sa troupe indemne dans nos tranchées.

Brigadier MANGEOT, 4^e hussards : classé dans le service auxiliaire s'est fait affecter à la mobilisation dans le service armé. S'est fait remarquer par sa bravoure et son attitude au feu. Le 10 décembre a été gravement blessé dans les tranchées.

Caporal LEROUX, 47^e d'infanterie : quoique sans obligations militaires, a tenu à porter les armes et, depuis le commencement de la campagne n'a cessé de faire preuve d'un courage, d'une initiative et d'un sang-froid remarquables. A été blessé. Est revenu au front dès qu'il a été guéri. S'est particulièrement distingué en allant, comme volontaire, placer une charge de mélinite au pied d'une maison occupée par les Allemands.

Maréchal des logis DEBUREAUX, 1^{re} légion de gendarmerie : sous-officier modèle. A fait preuve pendant de longs travaux de mine de la plus grande énergie ; épuisé de fatigue n'a pas voulu quitter son poste au fond de la galerie dans un milieu pénible et dangereux. A donné le plus bel exemple de courage et de dévouement, aussi bien dans le commandement, que dans l'exécution des travaux comme ancien sous-officier du génie.

Maréchal des logis DUBREUIL, 277^e d'infanterie : sous-officier d'une grande bravoure ; blessé au début de la campagne, l'a été de nouveau le 16 février, en portant des ordres sous un feu violent.

Sergent PANTERNE, 232^e d'infanterie : étant dans une tranchée prise d'enfilade à petite distance par le feu de l'ennemi, n'a cessé de donner l'exemple à ses hommes et de tirer jusqu'à ce qu'une balle vienne lui crever les deux yeux et le rendre aveugle.

Sergent-major PICHARD, 232^e d'infanterie : pendant l'attaque d'un bois fortement défendu a été blessé grièvement à l'abdomen et aux reins. A eu le courage et le sang-froid nécessaires pour remettre ses papiers de comptabilité à un homme sûr et lui donner des instructions à ce sujet. Alité depuis trois mois, restera sans doute infirme.

Sergent BEDOUET, 232^e d'infanterie : son chef de section ayant été blessé, a pris le commandement de sa section et a continué à la diriger sous un feu violent d'artillerie jusqu'à ce qu'il soit lui-même grièvement atteint par un obus.

Bergent BELHOMME, 6^e génie : déjà signalé pour sa belle tenue lors de la reconnaissance d'un pont. S'est distingué à nouveau le 18 février en conduisant en tête de la colonne d'attaque une équipe de sapeurs.

Adjudant TESTOU, 36^e d'infanterie coloniale : le 18 février, sous un feu violent d'artillerie, a conduit sa section à l'attaque de la position ennemie avec le plus bel entrain. Blessé très grièvement.

Sergent-major CLOT, 36^e d'infanterie coloniale : atteint le 18 février, en faisant bravement son devoir, d'une grave blessure à la face, entraînant la perte de la vue.

Caporal BERSSET, infirmier au 36^e d'infanterie coloniale : le 18 février, sous un feu violent d'artillerie, a fait preuve d'un courage et d'un dévouement remarquables en se portant jusque sur la ligne de feu pour panser les blessés. Atteint d'une blessure entraînant l'amputation d'un pied.

Soldat CHATARD, 36^e d'infanterie coloniale : le 18 février, blessé grièvement, a refusé énergiquement de se faire panser. Resté au feu, a reçu deux nouvelles blessures. Déjà blessé en août alors qu'il appartenait au 6^e colonial, était revenu au front sur sa demande.

Sergent POULNOT, 36^e d'infanterie coloniale : très gravement blessé le 18 février, en conduisant sa section à l'attaque avec un sang-froid remarquable.

Sergent GUENA, 36^e d'infanterie coloniale : le 18 février, a conduit sa demi-section avec une grande bravoure. Blessé grièvement sur la tranchée ennemie qu'il venait d'atteindre.

Soldat BIARDEAU, 36^e d'infanterie coloniale : le 18 février, sous un feu violent d'artillerie, a marché bravement à l'assaut, entraînant, par son exemple, ses camarades. Est tombé gravement blessé dans la tranchée conquise.

Adjudant-chef LEONETTI, 202^e d'infanterie : blessé grièvement le 26 août, n'a quitté le commandement de la section qu'à la dernière extrémité et après en avoir remis le commandement au sergent-major en criant : « En avant ! » Arrivé au poste de secours a déclaré : « Il y en a qui sont plus blessés que moi, je serai pansé après eux ». Vient de rejoindre le 202^e régiment.

Soldat DERRIEN, 248^e d'infanterie : sur le point d'être pris par l'ennemi, a pris sur ses épaules le corps de son officier grièvement blessé et traversant au péril de sa vie une clairière de plus de 400 mètres battue par la mitraille et les balles, parvint à le ramener dans nos lignes.

Adjudant LAROCHE, 271^e d'infanterie : s'est élancé courageusement à l'assaut des tranchées ennemies et s'est précipité dans un abri de mitrailleuse ; avec l'aide d'un soldat a mis en fuite les défenseurs de la mitrailleuse et s'en est emparé.

Adjudant ALLEGRIE, 271^e d'infanterie : a fait preuve de courage et de sang-froid en essayant de remplir la mission qui avait été confiée à son lieutenant tué à côté de lui. Sous une grêle de balles qui hachaient ses vêtements et son équipement, il continua à se diriger sur les tranchées ennemies. Les porteurs de la mitrailleuse ayant été tués, rapporta lui-même sa mitrailleuse, après être resté plusieurs heures dans la plaine sous un feu meurtrier.

Sergent GAILLARD, 6^e génie : a toujours fait preuve du plus beau courage et d'un très grand ascendant sur ses hommes. S'est particulièrement distingué aux combats des 21 décembre et 12 février. A ce dernier combat, a continué à entraîner ses hommes après une première blessure, et ne s'est arrêté qu'après avoir été blessé à nouveau.

Adjudant BALENCIE, 162^e d'infanterie : à l'affaire du 9 février, blessé d'un éclat de bombe à la tête dès le début, a conservé jusqu'au soir le commandement de sa section. Ne s'est laissé évacuer que sur l'ordre formel de son commandant de compagnie.

Sergent WEYANT, 328^e d'infanterie : au cours d'une violente attaque malgré la fusillade et les bombes qui décimaient sa demi-section, n'a cessé de donner le plus bel exemple de courage et de sang-froid en lançant des engins destructeurs qui contribuèrent puissamment à arrêter l'élan de l'ennemi. A été blessé grièvement.

Soldat LECOCQ, 328^e d'infanterie : le pied gauche presque totalement détaché par une bombe ennemie qui venait de l'atteindre, n'a pas hésité à ramasser un autre de ces engins non encore éclaté pour le relancer dans les rangs ennemis, donnant à tous un bel exemple de bravoure et sauvant la vie à plusieurs de ses camarades.

Adjudant CABROL, 328^e d'infanterie : sous-officier d'un courage et d'une présence d'esprit absolument remarquables. Toujours placé aux points les plus dangereux, a toujours résisté, grâce à sa ténacité et à son énergie farouche, aux assauts les plus violents. Notamment le 10 février, entouré de toutes parts dans un poste avancé où il était resté avec 8 hommes, a engagé avec l'ennemi une lutte héroïque à coups de bombes et de grenades.

Claïron GEYER, 94^e d'infanterie : a montré beaucoup de courage et de sang-froid pendant tout le combat du 10 février ; après avoir contribué à organiser un barrage, est arrivé un des premiers avec la contre-attaque.

Sergent COULLAUD, 16^e bataillon de chasseurs : blessé deux fois au cours du com-

bat du 17 février, a résisté énergiquement à une contre-attaque de l'ennemi, lui infligeant de grosses pertes.

Chasseur GOFFIN, 16^e bataillon de chasseurs : blessé d'abord par une balle à la cuisse, puis deux fois par des bombes, a continué à lancer des pétards et des bombes sur l'ennemi.

Chasseur BAQUET, 16^e bataillon de chasseurs : chargé du lancement de bombes et précédant une colonne qui perdait du monde et dont le chef venait d'être gravement blessé, s'est avancé seul et a lancé des bombes qui ont forcé l'ennemi à la fuite. A tué alors un officier allemand qui cherchait à rallier ses hommes.

Sergent PAMARD, 19^e bataillon de chasseurs : grièvement blessé en entraînant, avec la plus grande énergie, sa section à l'assaut des tranchées allemandes.

Chasseur KERSAINT, 16^e bataillon de chasseurs : chargé du lancement des bombes et gêné par ses armes et son équipement, s'est déséquipé sous le feu de l'ennemi et a jeté ensuite sur les Allemands qui contre-attaquaient une trentaine de bombes qui ont arrêté leur élan et les ont forcés à reculer.

Caporal LENOBLE, 151^e d'infanterie : très énergique, plein de sang-froid, n'a pas hésité avec des hommes de son escouade, à aller occuper une tranchée allemande où il s'est maintenu pendant sept heures. Avait déjà été blessé le 22 août.

Soldat TUBEUF, 328^e d'infanterie : étant dans les tranchées de première ligne, s'est élancé bravement à la baïonnette au secours de quelques chasseurs qui se trouvaient dans une situation critique, a été blessé grièvement.

Sergent THUILLIEZ, 9^e génie : s'est distingué dans l'attaque du 17 février avec ses travailleurs du génie qui, constamment en avant, organisaient une position sous les balles et les bombes ; a constamment travaillé lui-même en tête.

Sergent GERVAISOT, 9^e génie : a mené à bien l'exécution de mines jusque sous les tranchées allemandes et s'est particulièrement distingué dans l'attaque qui a suivi l'explosion de celles-ci.

Soldat SARRAUDE, 34^e d'infanterie : belle conduite au feu depuis le début de la campagne, et notamment le 25 janvier où il a été blessé d'un éclat d'obus au bras gauche. A subi l'amputation du bras gauche.

Soldat CLAVÉ, 34^e d'infanterie : belle conduite au feu et notamment le 25 janvier 1915. Blessé au bras gauche par une balle de shrapnell. A subi l'amputation du bras gauche.

Soldat CASAVIEILLE, 34^e d'infanterie : belle conduite au feu, et notamment le 25 janvier 1915. Blessé au bras gauche par un éclat d'obus. A subi la désarticulation de l'épaule gauche.

Adjudant-chef GARDETTE, 3^e bis de zouaves : au combat du 17 février, blessé une première fois en entraînant sa section à l'assaut d'une tranchée allemande. A continué à assurer le commandement de sa section et a été blessé une seconde fois très grièvement.

Sergent TINDY, 1^{er} bataillon d'infanterie légère d'Afrique : sous-officier remarquable de courage et d'entrain. Vient encore de se faire remarquer et d'être blessé. A fait preuve d'un entrain et d'un courage remarquables au cours de la journée du 17 février.

Sergent BONNIOT, 4^e génie : a entraîné avec le plus bel élan son équipe de sapeurs et de pionniers dans les entonnoirs du 17 février. En a engagé immédiatement l'organisation et a contribué à repousser les contre-attaques ennemies en lançant des bombes sur l'assaillant avec le plus grand mépris du danger et sous un feu violent. Le lendemain, a été blessé en lançant de nouveau des bombes sur l'ennemi.

Soldat MONTEILLET, brancardier au 3^e bis de zouaves : depuis le début de la campagne, s'est constamment distingué par son dévouement envers les blessés qu'il a toujours relevés sous le feu de l'ennemi. A fait preuve, le 17 février, du même dévouement et a été blessé en relevant un blessé sous le feu.

Le Gérant : G. CALMÉS.

Imprimerie, 31, quai Voltaire, Paris 7^e.